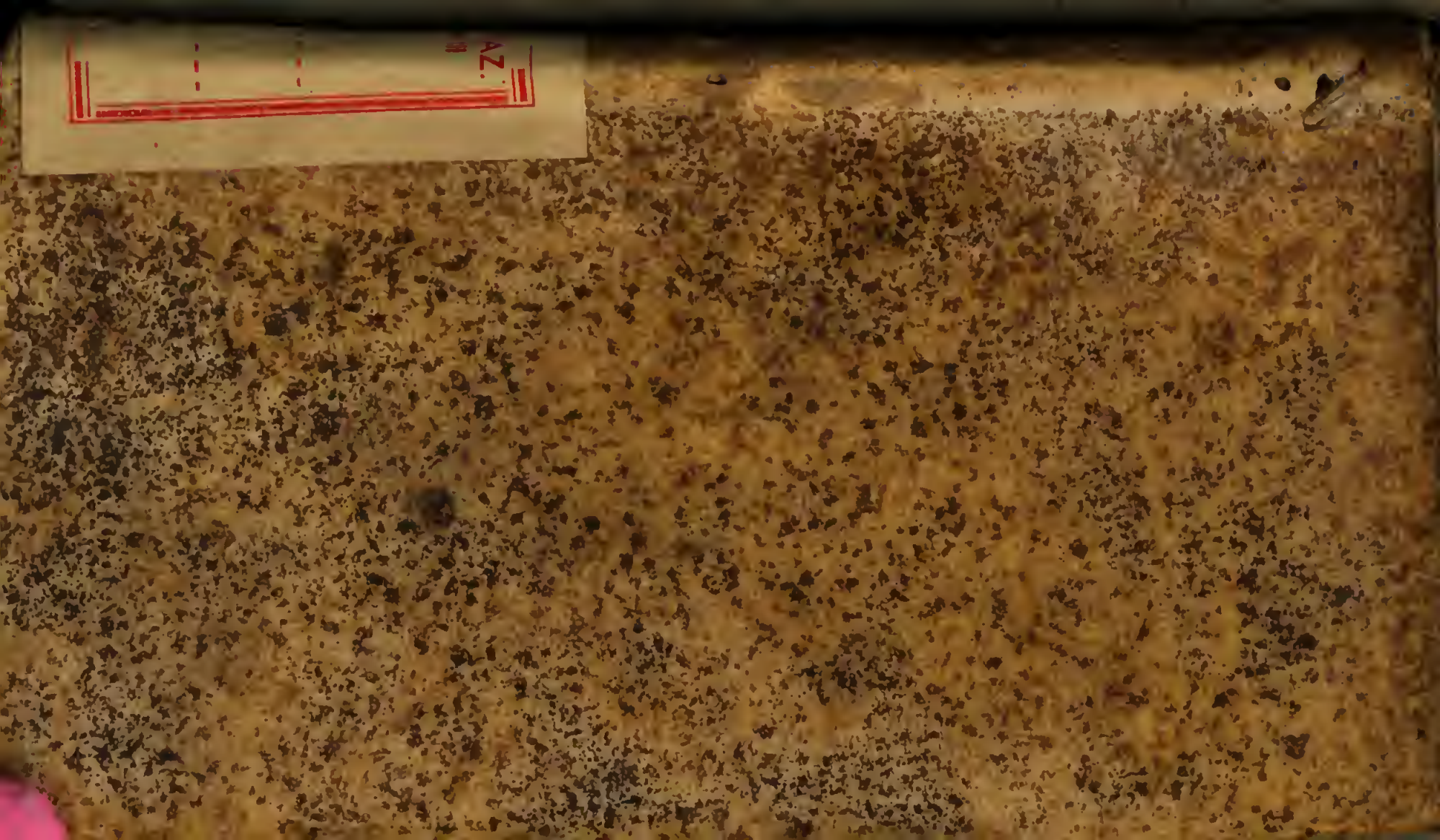

LV.
A.
22.

L. 88. 02.

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LV
A
22
NAPOLI

Adieu trop aimables Amours,
Qui avez sçu me charmer si tendrement
Ha! Ie ne sents plus pour vous,
La ardeur qui me touchoit si vivement.

LE TOMBEAU DES AMOURS DE LOUIS LE GRAND,

& ſes dernieres

GALANTERIES.

A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.

M DC XCV.

LE TOMBEAU DES AMOURS DE LOUIS LE GRAND,

& ſes dernieres

GALANTERIES.

DEpuis que la Nature a fait naître l'amour, ce Dieu a tousjours porté ſes traits par tout l'univers, Il a foule mêſme à ſes pieds les ſeptres & les couronnes, & tout ce qui reſ-

pire le jour reſſent ſon pouvoir, juſqu'aux plus innocentes creatures. Les divinités n'ont point été inſenſibles à cette charmante ſimpatie qui nous force d'aimer, pourquoy ſeroit-on ſurpris qu'un grand Roy comme le noſtre ayt fait conſiſter tout ſon bonheur dans la tendreſſe. L'amour eſt le plus noble de toutes les paſſions & ſans luy la vie ſeroit fade & ſans goût.

Mais il faut mettre une grande difference entre l'amour brutal & le raiſonnable. Le premier fait peur & n'eſt point aymable, n'étant accompagné que du crime qui eſt affreux dans ſon eſtre : au contraire, l'amour honneſte poſſede des charmes qui ſont oppoſés aux manieres du premier, qui ne conſiſte qu'en mille petits ſoins empreſſés, & mille ſervices que l'on veut rendre à l'objet aymé. Il eſt vray que les bornes qui ſeparent l'un & l'autre ſont un peu de-

delicates & qu'il faut posseder l'indifference, pour sa sureté, cependant, nous voyons tous les jours bien des personnes, qui ont triomphé par le secours de la vertu des forces de l'amour, & quoy que cet enfant, soit souvent robuste, il ne laisse pas d'estre aymable quand la modestie l'accompagne, & l'on peut luy donner l'encens qui suit avec justice.

Est-il rien de si doux qu'une ardeur innocente qu'un, rare merite fait naistre dans nos ames? Je ne vois point de bonheur à respirer le jour, si de l'Univers on en banissoit l'amour: tous les plaisirs se trouvent dans sa suite, & la vie sans aimer seroit un supplice.

Les Peintres n'ayant peu trouver des couleurs assez belles ny assez vives pour faire des yeux au fils de Venus, l'ont representé aveugle, ce Dieu auroit-il eu bonne grace en faisant toutes les conquestes

qu'il a faites ſans voir. C'eſt une erreur un peu groſſiere. Car quand l'amour veut s'emparer d'un cœur, il ſe ſert toûjours des yeux d'un bel objet, pour en bleſſer un autre; ce qui ne ſeroit pas, ſi ce malicieux enfant ne ſavoit tres-bien que de tous les ſens, les yeux ſont les plus ſuſceptibles, parce qu'ils découvrent les premiers les redoutables atraits des belles. Il faut donc raiſonner en cet endroit philoſophiquement, & dire qu'un aveugle ne peut devenir ſçavant quand il eſt privé des facultés les plus neceſſaires, comme la veuë. L'on voit auſſi que ce Conquerant eſt fort éloquent & grand rhetoricien, puis qu'il confond les raiſonnemens les plus ſublimes, & les plus ſolides. C'eſt donc avec raiſon, qu'il faut défendre le tort que l'on fait à ce pauvre enfant en luy tirant ſon plus bel ornement.

Amour

Amour infortuné ſonge à tes intereſts ;
L'on ne ſent plus pour toy l'honneur
& les reſpects.
Tout eſt perdu, ſi cela continuë.
Ramene-nous des ſiecles plus doux,
Où l'on verra plus de retenuë,
Et qui dureront toûjours.

La durée dans les choſes du monde eſt preſque impoſſible. On la ſouhaitte aſſés dans ſes termes & dans ſes expreſſions & ſi nous avions un bien qui ſeuſt une fois nous charmer ſenſiblement, nous ne voudrions jamais le quitter. C'eſt pourquoy l'Auteur de la Nature a preveu cet attachement comme criminel, & nous a donné toutes choſes changeantes & variables & de peu de durée : Les Philoſophes ſont fondés ſur de bons principes, quand ils regardent tout avec indifference, & qu'ils n'ayment que le preſent. Cependant

parmy nous ces ſentimens ſont condamnés, & l'on ſeroit mal inſtruit, ſi l'on vouloit les ſuivre. Laiſſons donc pour une autrefois ces idées & voyons avec plaiſir toutes les galanteries de noſtre Prince. Examinons-en le tour & la dilicateſſe, & diſons qu'il eſt le ſeul au monde qui a ſceu aymer ſi tendrement ; mais preſentement ſon cœur eſt rempli de ſentimens pieux qui ont banni la tendreſſe humaine de ſes Idées. Ce qui faiſoit autrefois ſa felicité, ne le charme plus que foiblement, & les douceurs qui ont enchanté ce Monarque paroiſſent mourantes & ſur leur fin. Pendant qu'il languit, & que ſa raiſon & ſes tranſports ſont de retour, il faut faire la reveuë de ſes amours, & voir le terrible changement qui ſe trouve chez ce Prince ; aprés avoir décrit les plus doux momens de ſa vie.

L'en

L'on ne voit rien dans cet Univers,
Qui ſoit conſtant & ſolide.
Le ſort des humains decide,
Selon ſes ſentimens divers.

Je reviens à l'ardente paſſion du Roy, & je laiſſe ma muſe pour une autre fois, je veux ſuivre toutes les démarches qu'il a faites dans le cours de ſes amouretes, & dire que rien dans la vie ne l'a touché ſi ſenſiblement que la poſſeſſion d'une perſonne aymable. Mademoiſelle de Manchini avec ſon air commun, & petite taille ; mais de l'eſprit comme un Ange, a fait paſſer à ce Prince des heures charmantes. Souvent Madame de Venelle les ſurprenoit dans leurs converſations touchantes, mais il faut dire à la verité que leurs joyes n'ont eſté qu'imparfaites. Noſtre Prince l'auroit épouſée, ſans les opoſitions du Cardinal Mazarin qui eſtoit prié de la Reine-Mere, & qui luy

fit promettre un jour qu'il ſouhaitaſt d'elle des preuves de ſon amour, qu'il empeſcheroit la choſe. Ce que je vous demande, luy diſoit la Reyne, n'eſt pas une ſi grande aſſeurance de voſtre paſſion que vous croyez. Car ſi le Roy épouſe voſtre niece de l'humeur que je le connois, il ne manquera jamais à la repudier & vous ſerez mal avec luy; ce qui chagrinera plus que le mariage, quoy que mes deſſeins ſoient entierement ruïnés pour la paix, ſi le Roy n'épouſe pas la fille du Roy d'Eſpagne. Le Cardinal trouva la penſée de la Reine admirable & luy promit tout, afin de poſſeder ſon cœur. Cependant le Roy a marqué toûjours une averſion ſi extraordinaire pour le démariage, & il l'a declaré ſi ſouvent qu'il donne bien lieu de croire qu'il ne ſe ſeroit pas voulu ſervir de ce méchant uſage. Nôtre ſublime Cardinal maria enfin ſa Niece au Duc

de

de Colonna, dans le deſſein de faire mieux ſa Cour proche de la Reyne qui l'en remercia avec les manieres les plus tendres du monde. Noſtre jeune Monarque pleura & cria, ſe jetta aux pieds du Cardinal & l'appella ſon Papa ; mais helas ! il eſtoit deſtiné que les deux amans ſe ſepareroient : cette amante affligée eſtant preſſée de partir & montant en Caroſſe, dit fort ſpirituellement à ſon amant qu'elle voyoit dans une douleur acablante, vous pleurez, & vous eſtes Roy, pourtant je ſuis malheureuſe & je pars dés ce moment. Le Roy penſa mourir de chagrin de la cruelle ſeparation de ſa chere mignonne, mais comme ce Prince eſtoit encore jeune il ſe conſola plus facilement & ſon cœur ne demeura pas long-temps dans la tranquillité. Nous le verrons par la ſuite, Quand Philipe II. Roy d'Eſpagne fut mort, noſtre incomparable Monarque forma le deſſein d'al-

d'aller aux Pays-bas, pour metre la Reyne ſon Épouſe en poſſeſſion des Etats qui luy apartenoient, ſa Majeſté y entra avec toute la magnificence qui pouvoit charmer les ſens. Elle étoit precedée de deux compagnies de mouſquetaires richement vétus, & leurs chapeaux garnis de plumes blanches, comme le reſte des gardes du corps. Noſtre illuſtre Prince eſtoit vétu d'un habit en broderie d'or mélé de perles, avec un ſuperbe bouquet de plumes incarnates & blanches ataché d'un Cœur de Diamans. Le Roy étoit monté ſur un cheval, dont la marche fiere & glorieuſe faiſoit bien connoiſtre qu'il portoit le plus puiſſant Heros de l'Univers, un nombre infini de Seigneurs & de perſonnes diſtinguées accompagnerent ſa Majeſté dans ſon voyage.

Le Roy étant de retour ne demeura pas long-temps ſans trouver un

un tendre amuſement. Mademoiſelle de la Valiere, fille de la maiſon de Madame par une ſimpatie inconnuë s'eſt fait aymer paſſionnément de ce Prince. La Valiere qui n'eſtoit ny noble, ny belle, ny l'air fort charmant; mais infiniment de l'eſprit & du brillant dans tout ce qu'elle diſoit, ayant le cœur remply de tendreſſe & de ſincerité, ces dernieres qualités ont enchaîné, le plus fier & le plus ſuperbe Prince de l'Europe ſous ſes loix, & luy ont fait dire ſouvent, qu'il n'a jamais aimé perſonne avec tant d'ardeur. Il eſt vray qu'elle ayma le Roy par inclination plus d'un an avant qu'il la connuſt, & qu'elle diſoit quelquefois en ſoûpirant à une de ſes amies, qu'elle voudroit qu'il ne fuſt pas d'un rang ſi élevé, & que la fortune l'euſt fait naiſtre berger. La raillerie que l'on en fit donna l'envie à noſtre Monarque de connoiſtre l'aymable bergere qui luy ſouhaittoit au lieu de ſon

ſep-

ſeptre une houllette. Et comme il eſt naturel à un cœur genereux d'aymer ceux qui nous ayment, le Roy l'ayma dés ce premier moment, & luy dit un jour en riant, venez, ma belle aux yeux doux, qui ne pouvez aymer qu'un Prince. Ce n'eſt pas que ſa perſonne luy plût, mais par reconnoiſſance ſa Majeſté dit au Comte de Guiche, qu'il la vouloit marier à un Marquis qu'il luy nomma & qui eſtoit des amis du Comte; ce qui luy fit repartir au Roy que ſon amy aymoit les belles. Eh! bien dit le Roy, je ſçay bien qu'elle n'eſt pas une incomparable beauté, mais je luy feray aſſez de bien pour la faire cherir. Quelque temps aprés le Roy fut chez Madame qui eſtoit un peu indiſpoſée, & s'arreſta dans l'antichambre avec la Valiere à la quelle il parla long-temps. Ce Prince demeura ſi charmé de ſon eſprit & de ſes manieres engageantes, que ſa re-

con-

connoiſſance devint amour, mais comme ce Prince cherchoit l'occaſion de luy dire tout ce qu'il ſentoit pour elle, parce qu'il en étoit preſſé & qu'il y avoit déja du temps qu'il languiſſoit ſecretement, il la trouva. Il luy auroit eſté bien facile s'il euſt conſideré qu'il eſtoit Roy, mais la qualité d'amant luy paroiſſoit trop charmante, pour n'en pas ſuivre les loix. Ce fut à Verſailles dans le parc que le Roy ſe plaignit tendrement, que depuis plus de trois mois ſa ſanté n'eſtoit pas bonne. Mademoiſelle de la Valiere en parut affligée, & en marqua du chagrin, ce qui touchà le Roy ſenſiblement, & luy fit dire, helas ma belle, je ſeray le plus fortuné de tous les hommes, ſi vous me plaignez un peu, étant à vous comme je ſuis. La Valiere rougit, & parut interditte, en voyant le Roy qu'elle aymoit à ſes genoux tout paſſionné. Elle ſe leva par reſpect,

mais

mais le Roy luy prit la main & la baisa tendrement en luy disant, ma charmante ! je suis malheureux, puisque vous n'estes pas sensible, & je suis à plaindre en vous adorant comme je fais, non Sire, repliqua-t-elle, je ne suis point insensible, à ce que vous sentez pour moy. Il y a long-temps, ajousta cette aymable fille, en poussant un soûpir, que l'amour m'a fait connoistre secrettement que je devois aymer le plus parfait de tous les Rois. Nôtre Monarque parut touché d'entendre un aveu si doux & si favorable à son amour ; mais la pluïe qui survint en abondance rompit une conversation si tendre. Le Roy qui n'avoit pas encore toutes les asseurances qu'il vouloit du cœur de son adorable, luy envoya ce billet.

Helas ! ma charmante enfant ! si vous ne m'aimez en bref, il faudra que je meure, l'on cherche avec empressement ce qui me peut rendre réveur comme

me je le ſuis; mais l'on ne penetre pas que je vous ayme plus que moy-meſme, & que vous me metez au deſeſpoir par vos-manieres cruelles. Ah! ma chere mignonne! changez de ſentimens, & ſoyez plus ſenſible pour un Prince qui ne reſpire la vie que pour vous.

Quelque temps aprés ce billet, ſa Majeſté qui ne peut ſouffrir l'abſence de ce qu'il aime, alla voir ſa belle chez Madame que le Comte de Guiche entretenoit.

Les Demoiſelles qui eſtoient avec la Valiere ſe retirerent par reſpect; ſi bien que ſa Majeſté demeura ſeule avec cette belle, & luy dit tout ce qu'un amour tendre & violent peut faire dire à un homme qui a de l'eſprit & de la paſſion. Il l'aſſeura mille fois que ſa flamme ſeroit éternelle & qu'il ne changeroit jamais.

Madame qui aprit la converſation que le Roi avoit euë avec la Valiere, eſtoit

eſtoit au deſeſpoir. Quoy, diſoit-elle, preferer une petite bourgeoiſe de Tours, laide & boiteuſe à une fille de Roy, faite comme je ſuis ! elle en parla à Verſailles aux deux Reines en femme vertueuſe, qui ne vouloit pas ſervir de commode aux amours du Roy. La Reine mere dit qu'il en falloit parler à la Valiere, ce qu'elles firent avec tant d'aigreur, que noſtre aymable Bergere ſe reſolut, dés ce triſte moment, de ſe mettre dans un couvent Elle demanda d'abord une chambre, où elle pleura amerement, il arriva en ce temps-là à Paris des Ambaſſadeurs pour le Roi d'Eſpagne qui eſtoient avec le Roi dans la ſalle, où l'on les reçoit d'ordinaire avec pluſieurs perſonnes de qualité. Le Duc de Saint Agnan dit au Marquis de Sourdis, aſſez bas, la Valiere eſt en religion. Nôtre Monarque qui avoit entendu ce nom charmant, qui avoit frapé ſes

orcil-

oreilles, tourna la teſte tout émeu & tout pâle, & demanda au Duc ce qu'il diſoit, qui luy repartit que Mademoiſelle de la Valiere étoit en religion à Chaliot. Par bonheur les Ambaſſadeurs eſtoient expediez, car dans la douleur où eſtoit le Roy il n'euſt eu aucune conſideration. Il commanda qu'on luy aprêtaſt un Caroſſe, & ſans l'atendre il monta auſſi-toſt à cheval. La Reine qui le vit partir luy dit qu'il n'étoit pas maiſtre de luy. Ah! reprit le Roy ſi je ne le ſuis pas de moy, Madame, je le ſeray de ceux qui me chagrinent. En diſant cela, il courut à toute bride à Chaliot, où il demanda ſa jolie mignonne qui vint à la grille, avec un air tout penetré de langueur & de tendreſſe. Ah! luy cria le Roy, de la porte, ma charmante enfant, vous avez peu de ſoin de ceux qui vous ayment. Elle voulut répondre; mais ſes larmes l'en em-

empécherent. Le Roy l'ayant embraſſée tendrement, la pria de ſortir promtement. Elle s'en défendit d'une maniere fort touchante, en racontnat le mêchant traitement de Madame & des Reines. Noſtre amoureux Prince luy dit qu'il étoit Roy, & qu'il alloit y donner ordre. Enfin, répondit cette adorable, en levant les yeux au ciel, on eſt bien foible quand on ayme, & je ne me ſens pas la force de vous reſiſter. Elle ſortit & ſe mit dans le caroſſe qué le Roy avoit fait amener, ſa Majeſté luy propoſa en chemin de luy donner un hoſtel & un train ; mais cela luy parut trop éclatant. Elle l'en remercia fort civilement. Le Roy en arrivant dit à Madame qu'il la prioit de conſiderer Mademoiſelle de la Valiere comme une fille qu'il aymoit plus que ſa vie. Oüy, repartit Madame, en ſouriant, je la regarderay comme eſtant à vous. Le Roy pa-

parut mépriſer cette raillerie, & continua ſes viſites avec plus d'atache qu'auparavant. Il lui envoya continuellement des preſens en la preſence de Madame. Le Roy donna à la Valiere le Palais Brion, qu'il alla luy-même voir meubler le plus richement du monde afin de la pouvoir entretenir ſans témoins. Ce Prince tomba malade à Verſailles, & pendant cette maladie il réva toûjours à ſa belle qui ne vouloit pas le voir, de crainte d'irriter ſon mal; mais aprés qu'il n'y eut plus de danger à craindre, le Duc de Saint-Agnan par l'ordre du Roy l'alla querir. Helas! dit-elle, en entrant d'un air le plus tendre du monde, la fortune me redonne encore mon cher Prince. Oüy, mon incomparable, luy répartit le Roi pour vous aimer avec plus d'ardeur que jamais. Il luy montra les vers qu'elle luy avoit donnés, qu'il portoit ſur ſon cœur. En voicy les termes.

Il

Il eſt de fortes chaînes & des ſimpaties,
Qui d'un charme inconnu nos ames lient;
Et nous attachent tendrement à nous aymer,
Par un rare ſecret qui ne ſe peut trouver.

Aprés la maladie du Roy qui fut plus violente que longue, il n'y eut point de femme à la Cour qui ne travaillaſt à luy donner de l'amour. Madame de Chevreuſe preſenta à ſa Majeſté, Madame de Luines qui eſtoit la plus belle femme du monde, mais de peu d'eſprit, la Ducheſſe de Soubiſe, la Princeſſe Palatine, Madame de Soiſſons; mais le Roy en fit confidence à la Valiere, & n'en fit que rire avec elle. Toutefois elle n'en prenoit point de jalouſie, ce qui fâcha nôtre Amant & luy fit dire à cette mignonne, ah! Mademoiſelle, vous

ayés

avez peu d'amour J'en ay plus que vous ne croyez, Sire, repliqua la Valiere, & je me confie sur la fidelité que vous m'avez jurée; mais le Roy ne se contenta pas de ces paroles & la chagrina pendant un mois. Elle le souffrit avec patience, mais un jour étant au Bois de Vincennes, comme le Roy estoit aux genoux de la Valiere, elle le traita avec la derniere indifference, ce qui fâcha nostre Monarque sensiblement, Le lendemain le Roy vit le Marquis de Belfond à qui il dit qu'il estoit le plus heureux de tous les hommes de n'aymer que la gloire. Ah! Sire, repartit le Marquis, la gloire est plus difficile à servir qu'une maîtresse: je voudrois que la nature m'eust donné un cœur plus sensible à l'amour. Le Roy soûpira & ne luy répondit rien.

Au mois de Septembre, l'on publia dans Paris la paix faite entre

la France & l'Angleterre, avec les ceremonies accoûtumées, & les Etats-Generaux des Provinces-Unies faisoient la meilleure partie de ce traité, de quoy leur Ambassadeur à la Cour de France marqua beaucoup de joye par un beau feu d'artifice qu'il fit tirer devant l'Hostel de ville. La saison n'empescha pas que le Roy ne se disposast pour se mettre en possession de la Franche-Comte qui luy apartenoit, & pour cet effet sa Majesté envoia le six de Fevrier le Prince de Condé devant la ville de Besançon capitale de cette Province. Les habitans témoignerent d'abord qu'ils vouloient bien se soûmettre à sa Majesté & même de la recevoir; mais comme dans une ville Imperiale. Neanmoins ils se rendirent simplement à l'obeïssance du Roy. Sa Majesté ayant quitté le Marquis de Belfond, le jour suivant vit Mademoiselle de la Mote qui estoit une beau-

beauté enjoüiée & fort charmante, & beaucoup d'eſprit, à qui il dit les choſes les plus galantes du monde. Ce Prince ſoûpira même pluſieurs fois, en diſant à cette belle qu'il l'aimoit, & qu'il n'avoit pas encore veu une perſonne ſi jolie.

La Maréchalle de la Motte grondoit ſa fille de ne pas répondre à la paſſion du Roy; mais cette aymable enfant qui avoit une ſecrete attache pour Monſieur de Richelieu, faiſoit qu'elle voyoit ſans plaiſir la tendreſſe du Roy, ce qui affligeoit noſtre Monarque, car il trouvoit cette jeune beauté toute adorable.

Un jour que toutes les amies de Mademoiſelle de la Motte s'étoient retirées; & que ſa Majeſté eſtoit ſeule avec noſtre incomparable, le Roy ſe jetta à ſes genoux, & luy dit d'un air tout de feu qu'il eſtoit le plus infortuné de tous les hommes d'aymer ſans retour. Ah! je vois bien, continua ce Prince, ma

belle, que vous ne sentez rien pour moy. La pudeur de cette jolie enfant l'empescha de répondre au Roy qui a quittta, & qui fut chez la Valiere où ce Prince révoit & lisoit, & sortoit quelquefois sans luy parler. Il n'y eut que Monsieur de Bussi qui dit que ce n'étoit qu'un dépit amoureux, & que ce Dieu prendroit bien-tost le soin de mettre d'ácord nos illustres amans. Enfin ce malade amoureux pria son confident d'aller trouver la maîtresse & de luy faire un fidelle raport de ses peines. Nôtre belle receut le Marquis avec une mélancolie touchante, & luy dit que le caprice du Roy l'avoit affligée, & qu'elle n'estoit pas d'humeur à luy demander pardon d'un mal qu'elle n'avoit point fait, que ce n'estoit pas à cause qu'il estoit son Prince, qu'elle avoit pris le soin de luy plaire, & que pour un autre, elle en auroit fait autant, si elle l'avoit aimé

mé. Le Duc de Saint Agnan qui arriva rompit la conſervation, en preſentant à cette charmante mignonne un Sonnet que le Roy avoit fait & qu'il luy envoyoit. En voicy les expreſſions.

A mon

INCOMPARABLE,

SONNET.

Precé de mille coups par une main cruelle,
Je ſuis au deſeſpoir, car dans tout mon tourment,
Je ne puis recevoir aucun ſoulagement,
Que de celle qui rend ma bleſſure mortelle.
Si le mal que me fait endurer cette belle,

Soufroit que je la visse en homme
indifferent,
Que je serois heureux! mais mon
cœur me desment,
Et veut contre mon gré que je luy
sois fidelle.
Helas jusques à quand poussant vô-
tre fierté,
Joindrez-vous le mespris avec la du-
reté,
Si pour vous aymer trop, & si par
complaisance,
J'ay deservi tous mes meilleurs a-
mis,
Veulez-vous me haïr pour en tirer
vengeance;
Ah! vous puniriez trop le mal que
j'ay commis.

Quand la Valiere eut veu ces vers, qu'elle les eut baisés plusieurs fois, comme venant de son Prince, elle partit avec Madame de Montausier pour faire visité au Roy, qui parut si charmé en voiant cette belle qu'il

qu'il luy demanda mille pardons, & l'embraſſant paſſionnément, il luy dit pluſieurs fois ; Helas ! mon adorable ! ſi vous n'avez pitié de moy, je ſeray le plus miſerable de tous les hommes. Que je vous ayme, & que vous aviez tort de me marquer de l'indifference. Cette viſite ſe paſſa avec toutes les expreſſions de tendreſſe que l'amour peut faire. Le lendemain ſa Majeſté fut ſe promener l'aprés-dinée dans les jardins de St. Clou avec la Valiere, & Madame d'Angouleſme, où nôtre Monarque qui eſtoit de bonne humeur parut le plus galant & le plus ſpirituel du monde. La Valiere qui eſtoit dans une triſteſſe extréme ne pouvoit prendre grand' part à l'enjoûment du Roy qui luy demanda le ſujet de ſa mélancolie. Quoy ! mon cher Prince, repartit noſtre incomparable, croyez-vous que je n'aprehende pas que vôtre Majeſté ne ſe laſſe de m'aymer, en

voyant comme je change tous les jours. Je ne trouve plus en moy d'atraits assés puissants pour vous attacher un moment. Ah! luy repliqua le Roy, avec une passion extreme, ma belle enfant! je ne trouveray jamais une personne si aymable que vous, & qui possede un esprit si distingué. Ce sont ces divins apas qui ont seu me charmer, & qui font que dans les deserts solitaires, & sauvages, l'on y trouveroit des plaisirs charmans. Vous outragez un Prince qui vous adore, & qui fait vœu de vous aymer toute sa vie. Helas! mon illustre Prince, luy répondit la Valiere, d'un air languissant, je n'ay point de termes assez forts pour vous marquer les obligations infinies que je vous ay. Je vous diray sincerement que ce n'est point l'éclat de vostre Couronne, ni le brillant de vôtre Septre qui vous a donné la possession de mon cœur. Croyez, continua

tinua cette mignonne, en regardant le Roy tendrement, que vous n'étes que trop aymable, ſans le ſecours des Trônes, & que les bornes de ma felicité ſeront celles de vous plaire. Le Roy ayant embraſſé les genoux de ſa maiſtreſſe fut avec elle chez Madame la Princeſſe, où il y avoit une bonne partie des Dames de la Cour, & un grand nombre de Seigneurs. La Ducheſſe de Mazarin y dit des choſes de ſi bonne foy à Monſieur de Rocquelaure que le Prince de Courtenai qui en eſtoit amoureux en rougit, Le Roy s'en aperceut qui ſe leva, en riant, d'auprés le Prince de Conti, & dit à Mademoiſelle de la Valiere mille choſes malicieuſes touchant le ſujet de la Ducheſſe. Le jour ſuivant Madame de Crequi alla trouver Madame, un jour qu'elle luy avoit marqué pour leur partie de ſaint Clou, où elles parlerent de leurs amours.

La Ducheſſe de Crequi ſoûpiroit en ſecret pour Monſieur le Cardinal Legat, & Madame pour le Comte de Guiche. Noſtre Monarque quelque temps aprés faiſant faire la reveuë à ſes troupes à Vincennes devant Meſſieurs les Ambaſſadeurs d'Angleterre vit paſſer le caroſſe de la Valiere, il s'avança au galop & fut plus d'une heure la teſte nuë à la portiere; mais voyant paſſer en ſuitte le caroſſe des Reines, ſa Majeſté leur fit une grande reverence, ce qui fâcha nos Princeſſes & les fit ſouvenir de la piece que le Roy leur avoit faite à Verſailles, & au retour de la chaſſe, comme il pleuvoit, ayant couvert de ſon chapeau le teſte de la Valiere pendant qu'elles ſe mouilloient. Madame, au retour de ſaint Clou, monta dans ſon cabinet, avec la Ducheſſe de Crequi où elle luy montra pluſieurs vers fort jolis que le Comte de Guiche faiſoit, quand il ne la voy-

voyoit pas & que ſa muſe luy inſpiroit par le chemin, en venant à ſaint Clou avec ſon rival le Marquis.....

DE

LA SOLITUDE

des

DU RIEUX.

Quittons l'embaras de ces lieux,
Où l'on ne goûte point de volupté ſolide.
Marquis, malgré les envieux,
Allons, où noſtre amour nous guide.
Retirons-nous dans ces foreſts,
Où noſtre divine Princeſſe.
Fait briller ſes charmans attrais.

Prevalons-nous du favorable accés.
De la bonté de ſon Alteſſe.
Noſtre amour quoy que temeraire
Y trouvera dequoy remplir tout ſes ſouhaits,
Et s'il ſe peut de ce lieu ſolitaire,
Cher ami ne ſortons jamais.
Loin du bruit importun du monde & de la ville.
Le cœur & les eſprit contens,
Dans un repos doux & tranquille,
Nous goûterons des plaiſirs fort charmants.
Nos yeux ſeront ſatisfaits de la veuë.
De cet objet qui fait noſtre Souverain bien.
Nos oreilles ſeront émuës
Des charmes de ſon entretien,
Et nous loue rons ſans retenuë,
De ſes beaux yeux la force non connuë,

Qui lie ton cœur & le mien.
Voit-on de bonheur preferable,
Cher Marquis, à celuy de vivre ſous
les loix,
D'une perſonne tant aymable.
Les biens des Princes & des Rois
N'ont rien qui ſoit plus agrea-
ble.
L'éclat de leur condition.
Ne nous face jamais d'envie,
Et bornons noſtre ambition.
A l'aimer toute noſtre vie.

La mort de Madame troubla tous les plaiſirs de la Cour par un triſte deuil. Cependant noſtre Monarque ne laiſſoit pas d'eſtre tous les jours avec Madame de Monteſpan, à qui il donnoit mille Marques de ſa tendreſſe ; mais l'amour qui fait conſiſter ſon unique felicité à courir de belle en belle prit le ſoin de preſenter une autre conquête au Roy, ce fut Madmoiſelle de Fontange jeune & bel-

le,

le, dont toutes les manieres étoient ſi engageantes que la plus indiferente charmoit le cœur. Le Roy prenoit un plaiſir extréme d'en entendre parler, & ſe formoit dés idées raviſſantes du bonheur qu'il auroit s'il eſtoit aymé de cette aymable mignonne, qu'il voyoit tous les jours chez la Reine ou chez Madame; & plus il la regardoit & plus ce Prince en devenoit amoureux. Il fit confidence au Duc de ſaint Agnan ſur le moyen d'entretenir ſeul la perſonne qui l'ocupoit ſi tèndrement. Le Duc fut ravi de l'amitié que ſon Prince luy faiſoit & chercha avec empreſſement l'occaſion de luy faire voir Mademoiſelle de Fontange, qui devoit ſe trouver le lendemain au Thuilleries, avec Madame de Maure. Noſtre Monarque qui s'eſtoit mis ce jour-la le plus aymable du monde eut une converſation particuliere avec ſon illuſtre maîtreſſe, où ſes regards

gards luy aprirent qu'il n'estoit pas éloigné du bien charmant qu'il attendoit. Ce fut avec tant de modestie que cette incomparable dit au Roy qu'elle n'estoit pas insensible à tout ce qu'il sentoit pour elle, qu'à la sortie des Thuilleries, le Marquis de Louvois vint au devant de sa Majesté pour luy communique quelque affaire. Nostre passionné Prince luy dit en parlant de Mademoiselle de Fontange qu'il n'avoit jamais veu une fille si fiere & dont la vertu fust si grande. Le Marquis repartit au Roy qu'il croyoit qu'une fille avoit de la peine à conserver sa fierté avec un Prince comme luy. Le jour suivant sa Majesté donna tous les divertissemens ordinaires à toutes les Dames de la Cour, où Mademoiselle de Fontange parut avec tous ses charmes adorables. Le Roy qui estoit le plus amoureux de tous les hommes fut tousjours à ses pieds, d'un

d'un air à faire connoître qu'il n'étoit plus à luy, ce qui donna beaucoup de jalousie à toutes nos belles qui crojoient meriter l'encent de nostre Monarque. Le jour qui suivit ce divertissement fut une partie de chasse, où nostre adorable estoit vêtuë d'un juste-au-corps en broderie & sa coëffure estoit faite de plumes vertes qui luy tomboient sur le visage & qui luy donnoient un air charmant. La crainte qu'avoit son amant qu'il n'arrivast quelque malheur dans la course à cette aymable chassereste, l'obligea de demeurer tousjours à costé d'elle. Aprés que l'on eut couru le Cerf, sa majesté descendit de cheval avec sa chere mignonne, & la mena promener dans la sombreur de la forêt, imitant les Dieux champêtres qui n'avoient point de lieu plus propre pour l'exercice de leur amour que les antres & les bois. L'on ne peut passer sous silence l'action hardie des

Fran-

François dans une sortie qu'ils firent sur les Turcs aussi-tost qu'ils furent arrivés au siege de Candie. Quoy que les assiegés fussent preparés à les recevoir en ayant esté avertis par vne sentinelle qui s'étoit j'ettée dans le camp le jour precedent, les François neanmoins qui avoient à leur teste le Comte de Saint Paul, les Ducs de Château-Thierri & de Roannes donnerent avec tant de vigueur & de courage qu'ils se rendirent maitres de quatre redoutes de ces infidelles; ce qui ne s'executa pas sans qu'il en coûtast la vie à beaucoup des nostres; mais les ennemis connurent que s'ils avoient tousjours eu à combatre contre nostre nation, ils n'auroient peut-estre pas fait tant de progrés dans l'Isle de Candie. Ce n'est pas que les Venitiens ne se défendissent en braves gens; mais il faut aussi convenir que le grand nombre des ennemis qui les attaquoient ne leur don-

donnoit pas la facilité de se défendre, comme ils l'auroient souhaitté. Les Turcs furent surpris de voir que trois cens hommes en quoy consistoient les François en attaquoient plus de trois mille avantageusement retranchés, & que mesme ils les forcerent dans leurs retranchemens ; mais leur nombre n'estoit pas suffisant pour faire un progrés assez considerable, afin de remettre les affaires des Venitiens qui estoient en mauvais estat. Le siege de Candie étoit trop avance, & les ennemis s'estoient rendus maistres d'un trop grand nombre de places pour esperer que sans un tres-puissant secours on pust empécher, qu'elle ne fust entierement reduite sous leur puissance. Revenons à Mademoiselle de Fontange que nous avons laissée dans la forêt avec le Roy goûter à longs traits les plaisirs de la solitude. L'on peut dire que nostre Prince

n'a

n'a fait jamais paroiſtre tant d'amour & d'ardeur qu'il le fit ce jour à cette belle Nimphe au retour de la chaſſe. Mademoiſelle de Fontange qui tomba malade affligea le Roy & toute la Cour ſenſiblement. Sa Majeſté eſtoit dans une triſteſſe inconcevable. Les douleurs de ſon amante l'agitoient mortellement. Il craignoit tousjours de perdre ce qui luy paroiſſoit le plus cher au monde; & quoy que ce Prince connût que ſes maux ne ſeroient pas de durée, il y parut neanmoins fort ſenſible, comme ſi le mal euſt eſté dangereux. Il ne la quitta point agiſſant auprés d'elle comme le plus paſſionné des amans. Les peines de cette belle mignonne le mirent dans un abattement extraordinaire, & luy firent dire à la Comteſſe de Maure d'un air tout penetré de douleur, helas! Madame, je prefererois le bonheur de revoir en ſanté cette aymable en-

enfant aux prix de ma Couronne. Le Roy disoit ces tendres paroles, les larmes aux yeux. Nôtre belle malade ayant connu l'amour violente de nostre Monarque le regarda d'une maniere languissante & luy dit en soûpirant, Ah ! mon cher Prince, pourquoy faut-il que les plaisirs soient acompagnés de suittes si fâcheuses, mais cependant j'en aymeray la cause tant que je vivray. Ces termes si doux & si touchans, eurent tant de pouvoir sur le cœur du Roy, qu'il se jetta sur le lit de sa charmante, & l'embrassa tendrement, luy jurant que jamais il n'aymeroit d'autre qu'elle, & que sa passion seroit eternelle. L'aprés-dinée Mademoiselle de Fontange se trouva mieux, elle receut plusieurs visites, jamais reste de journée n'a été si bien employé que fût celuy-là, on y parla de nouvelles galantes, & de pieces d'esprit qui estoient les plus jolies. Toute les

Da-

Dames firent tous leurs efforts pour divertir la maîtresse du Roy, qui les en remercia avec des expressions fort engageantes. La Duchesse de Crequi qui avoit esté de la chasse tira de sa poche des vers, & en fit la lecture.

Helas! qu'il est bien vray, que ce qu'on doit aymer,
Aussi-tost qu'on le voit, rien ne nous peut charmer,
Et qu'un premier moment fait naître dans nos ames
Mille doux mouvemens tous passionnez & tendres.

Nostre Monarque prit ces vers des mains de la Duchesse, quand elle les eut lûs, & les fit voir à sa belle, qui s'en fit une aplication fort delicate, dans la premiere connoissance qu'elle avoit euë du Roy, l'ayant aymé dés le precieux moment que sa Majesté parut à ses yeux

yeux. Ce jour si fortuné, disoit souvent cette aymable à nostre Prince est le plus beau de tous mes jours, & le plus heureux, & la charmante idée que je m'en fais me donne des plaisirs ravissans.

Le Cercle estant fini chacun se retira chez soy, à la reserve de nos illustres amans, qui ne s'apliquerent plus qu'à passer agreablement le temps, à se donner tous les témoignages les plus tendres & les plus sinceres de leurs amours. L'on peut dire que le Roy n'en a jamais marqué davantage que pour cette adorable mignonne. Il ne peut pas estre plus ardent, & le retour avec lequel cette aimable luy témoignoit le sien ne pouvoit pas estre plus passionné. Elle le fit paroître lors qu'estant à Paris, elle aprit de Saint-Germain que le Roy qui va souvent à la chasse avoit couru grãd danger dans la poursuite d'un sanglier, que son cheval avoit esté

blés-

bleſſé par cette beſte, & que ſans une force & une adreſſe diſtinguées, ſa Majeſté auroit eu de la peine à ſe tirer du peril. La nouvelle en fut aportée à Mademoiſelle de Fontange par un Gentil-homme de Madame la Princeſſe d'Epinoy, qui eſtoit elle-même de la partie. Noſtre incomparable en fut auſſi touchée, comme ſi le mal luy étoit arrivé. Elle tomba dans une triſteſſe acablante, qui luy dura long-temps ; car elle ne pouvoit effacer de ſon eſprit une idée ſi fatale & qui avoit fait tant de peur à ſon amour ; Mais ayant un peu raſſuré ſa tendre frayeur, voyci ce qu'elle eſcrivit à ſa Majeſté.

Je n'ay point, mon illuſtre Prince, de termes aſſez pathetiques ni aſſez paſſionnés, pour vous marquer mon inquietude, & les tendres emotions qui agitent mon cœur. Je tremble encore quand je ſonge au malheur que mon cher Prince a évité. Si vous m'aymez

mez autant comme je le croy, vous avez beaucoup intereſt à conſerver voſtre vie, puiſque la mienne en dépend.

Le Roy lût ce billet avec des tranſports de plaiſir qu'il ſeroit difficile d'exprimer. Sa Majeſté baiſa mille fois ce joly billet & ne differa point à luy envoyer ce qui ſuit.

Ah! qu'il eſt doux, ma Mignonne, d'eſtre aymé d'une perſonne auſſi charmante que vous. Ne craignez pas, le danger eſt paſſé. Je ne veux plus preſentement me conſerver que pour vous ſeule. Je pars dans ce moment pour vous dire combien je vous ayme.

Ah! que le ſouvenir en eſt aymable poſſedant un Cœur auſſi precieux que le voſtre.

Noſtre invincible Monarque ſuivit de bien prés cette lettre, & partit de Verſailles dans le deſſein d'aller aſſeurer ſa jolie maiſtreſſe de ſa paſſion ordinaire. Que je

ſuis

ſuis heureuſe, mon aymable Prince ! luy dit cette belle, en le voyant d'un air le plus engageant du monde, de vous voir de retour. Ah ! que l'abſence de ce qu'on ayme eſt une choſe difficile à ſupporter. Je le ſçay bien, ma chere, luy répondit le Roy, en la ſerrant tendrement dans ſes bras, que de tous les ſupplices les plus cruels, l'éloignement de ce que l'on cherit eſt le plus ſenſible. Quand le Roy eut marqué à Mademoiſelle de Fontagne la joye qu'il avoit de la revoir, ils partirent pour Verſailles. Ce fut dans ces doux momens, que cette charmante enfant obtint de noſtre Monarque la grace qui luy avoit inutilement eſté demandée par la bouche de plus d'un Prince. Il luy accorda une penſion conſiderable en faveur d'une Demoiſelle de ſes Amies, & l'Abbaye de Chelles dont ſa ſœur a eſté pourveuë, fut encore un ef-

fet de ſa liberalité. Helas ! nous pouvons bien dire que nous n'avons plus rien de cher, quand nôtre cœur n'eſt plus à nous, & nous ſervir de la penſée d'Ariſtote qui dit que la la perſonne que nous aymons eſt un autre nous-même.

Mon cœur a changé de ſéjour,
Où je ſuis je ne croy pas eſtre
Où l'on ne me voit point paroiſtre,
Je m'y trouve par mon amour.

Cette nouvelle Abeſſe fut benite avec une magnificence extraordinaire. Il ne manqua rien à la ceremonie, eſtant la ſœur de la maiſtreſſe du Roy. Auſſi fut-elle honorée d'un grand nombre d'Evêques. Toute la Cour y aſſiſta, & Mademoiſelle de Fontange y paruſt avec tous ſes charmes diſtingués, qui luy attirerent les regards de tous les ſpectateurs. Comme les bois & la ſolitude aſſaiſonnent

nent ſouvent les plaiſirs que l'on trouveroit fades dans les grandes Villes, noſtre Monarque ne paſſa pas long-temps à Paris ſans retourner à Verſailles, ſejour ſi rempli d'enchantemens & ſi propre à inſpirer les paſſions. Toute la Cour partit pour ce lieu raviſſant & delicieux. Le Roy y renouvella tous les divertiſſemens qui avoient eſté interrompus par ſon abſence. L'on fut à la chaſſe tous les jours, & les Dames, qui acompagnent d'ordinaire ſa Majeſté dans cet exercice y parurent infatigables. La ſanté de la belle Mignonne de noſtre Prince luy eſtoit trop chere, pour qu'il luy permiſt de s'engager comme les autres dans la courſe. Elle en eut le plaiſir, ſans ſe mettre au hazard, & vit de ſon caroſſe tout ce qui pouvoit luy donner quelque ſatisfaction. La chaſſe finie ſa Majeſté deſcendit de cheval & prit ſplace auprés de ſa

charmante & la conduisit dans son appartement Cette jolie chasseresse étoit dans la plus belle humeur du monde. Elle dit mille galanteries à son amant sur le divertissement qu'une de la troupe avoit donné en tombant de cheval. Le Roy rioit sans retenuë, particulierement quand elle luy dit que cette cheute devoit estre fort sensible à cette aymable Diane ne s'estant pas pourveuë de caleçons. Cela donna occasion à Mademoiselle de Bonnifasse fille d'Honneur de Madame de dire qu'elle mourroit de chagrin, si ce malheur luy estoit arrivé. Je me reserve, continua t-elle, pour des plaisirs plus tranquilles & qui donnent moins de peine. Madame qui estoit presente, & qui ayme passionnément la chasse, luy dit en la regardant, je voy bien, ma chere, que les plaisirs de la ruelle vous touchent plus vivement que

ceux

ceux que l'on trouve dans l'agitation. Madame la Dauphine fit changer la converſation en parlant du Bal que ſa Majeſté devoit donner le lendemain. Ce fut un des plus beaux de tous ceux qui ont jamais paru Tout y étoit charmant & magnifique. Le Roy y danſa avec ſon adreſſe ordinaire ; Mais ce qui ſurprit le plus ce fut qu'il prit deux ou trois fois une jeune Demoiſelle fort aymable & qui danſoit admirablement bien. Sa Majeſté ne put ſe deffendre du merite de cette Demoiſelle, & luy dit pluſieurs galanteries fort obligeantes, dont elle ſe tira avec une modeſtie toute charmante. Le Roy ſoûpira ſouvent auprés d'elle, & luy dit d'un air tendre & paſſionné, qu'il eſtoit malheureux d'avoir le cœur ſi ſuſceptible aux atraits des belles. Helas ! Sire, rapartit cette jolie perſonne, un Roy comme vous peut-il ſoûpirer,

Oüy, Mademoiſelle, repliqua nôtre Prince ; en la regardant tendrement. L'amour ne met point de difference entre le ſceptre & la houlette. Un Roy languit auſſi bien ſous ſon Empire qu'un Berger. Ne croyez pas, ma belle, continua ce Prince, que c'eſt le pouvoir d'un Monarque qui fait ſon bonheur. Une douce ſimpatie qui lie nos cœurs fait les delices des amours : cet entretien qui commençoit à échaufer le Roy, fut rompu par Monſeigneur le Dauphin qui s'approcha de ſa Majeſté pour luy conferer quelque affaire. Le lendemain noſtre Monarque fut au lever de ſon illuſtre Maiſtreſſe qu'il trouva dans une mélancolie touchante. Il luy marqua bien du chagrin de la voir dans cet état, & luy demanda, d'une maniere toute paſſionnée, quel en eſtoit le ſujet. Ah ! Sire, dit la belle, en ſoûpirant, ſi vous éties

moins

moins aymable on n'auroit pas tant de triſteſſe. Sa Majeſté connut auſſi-toſt que c'eſtoit la jalouſie qui luy donnoit cette langueur. Il n'en fut pas fâché ; car ce Prince veut eſtre aimé, quand il aime, & il n'y a rien qui l'engage ſi fortement que ces ſortes de craintes. Il aprit en meſme-temps de cette jolie mignonne que ce qui s'eſtoit paſſé au bal l'avoit affligée ſenſiblement, que c'eſtoit la ſeule cauſe de ſa douleur, Eh ! quoy, ma belle enfant, répondit le Roy, en ſe jettant à ſes genoux, eſt-il poſſible que vous connoiſſies ſi mal les ſentimens de mon cœur. Je vous ayme mille fois plus que moy, & vous outragez mon amour par vos injuſtes penſées. Quel plaiſir charmant, repartit cette jolie enfant, n'ay-je point goûté, & qu'il eſt doux d'entendre d'un Prince ſi aymable des paroles ſi tendres & ſi engageantes. Mais, helas ! qu'il

eſt difficile de vous aymer ſans crainte & ſans inquietude. Non je ne puis poſſeder un cœur d'un prix auſſi rare que le voſtre, ſans en apprehender la perte. Enfin aprés des termes ſi touchans, nôtre amoureux Monarque embraſſa cette charmante, & luy jura une fidelité d'une étenduë infinie, & qui ſeroit toûjours égale.

Le Roy & toute la Cour partit de Saint-Germain, au commencement du mois de May, pour le voyage de Flandre. Le deſſein de ſa Majeſté eſtoit de viſiter toutes les conqueſtes qu'elle avoit faites les années precedentes, & elle s'en retourna aprés avoir paſſé par Oudenarde, Courtray, Liſle, Dunkerque & Graveline. La preſence de ſa Majeſté qui n'eſtoit pas attenduë en ces endroits alarma beaucoup ſes ennemis; mais leur crainte fut bien-toſt diſſipée par l'aſſeurance qu'il leur donna de ne vou-

vouloir faire aucune entrepriſe contre eux. Madame qui avoit laiſſé la Cour à Liſle, en partit pour aller en Angleterre. Le deſir que cette Princeſſe avoit de voir le Roy de la grande Bretagne ſon frere, fut le pretexte de ſon voyage. Il ſembloit que Madame repreſentoit qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour donner à Charles Second ſon frere les dernieres preuves de ſon amitié, puiſqu'elle mourut peu de mois aprés ſon retour de Londres en France.

Nous voyons ordinairement que les paſſions les plus violentes ne ſont pas tousjours de longue durée, & qu'ayant leurs bornes, comme toutes les autres choſes du monde, il faut neceſſairement qu'elles diminuent. Cependant celle du Roi pour Mademoiſelle de Fontange nous fait connoiſtre que le cœur de ce Prince eſt au deſſus de la nature, &

qu'il peut donner des loix ſans les ſuivre. Remarquons ſes manieres tendres & empreſſées auprés de ce qu'il ayme, & l'égalité qu'il fait paroiſtre dans ſon amour, qui eſt auſſi ardent aprés une converſation d'une journée, comme s'il ne faiſoit que de naiſtre. Il eſt vray que l'eſprit & la beauté de cette aymable perſonne ſervent beaucoup à ſoûtenir les foibleſſes de l'amour qui n'ayme qu'à changer. Le Roy ayant paſſé quelque ſemaine avec ſa belle mignonne à luy donner les dernieres marques de ſa tendreſſe, la laiſſa à Saint-Germain reſpirer un peu la ſolitude. Cette charmante enfant ſe promenoit tous les jours ſeule ſous des allées de verdure en faiſant la reveuë de toute la tendreſſe qu'elle ſentoit pour le Roy; mais dans de certains momens ſon cœur paroiſſoit agité & quoy que la paſſion de noſtre Monarque euſt pour elle mille atraits & mille

mille charmes, cette jolie bergere ne laiſſoit pas de regreter ſa liberté & de faire entendre aux arbres, inanimés les vers qui ſuivent.

Que je goûtois de bonheur dans l'indifference,
Et de tranquilles plaiſirs dans mon innocence!
Ce bien ne me ſera-t-il point rendu?
Dans ces lieux doux tout eſt paiſible,
Helas! que ne m'eſt-il poſſible,
D'y trouver le repos que j'ay perdu.

Aprés que noſtre belle ſolitaire eut goûté la douceur de ſa réverie, elle retourna dans ſa chambre ſe trouvant fort abatuë d'un grand mal de teſte & de cœur. Le Roy qui aprit l'indiſpoſition de ſa maîtreſſe revint promptement auprés d'elle, mais ſa maladie parut ſi violente qu'elle defola ce Prince. La

Ducheſſe de Crequi & la Comteſſe de Maure eſtoient jour & nuit ocupées à rendre pluſieurs ſervices à noſtre malade infortunée. Le Roy verſoit des larmes continuelles, & il s'afligeoit mortellement dans la perte ſenſible qu'il alloit faire ; mais la mort qui n'écoute ny les ſoûpirs ny les plaintes, & qui ſuit l'ordre qu'elle a receu, ravit les plus charmantes delices de nôtre Prince d'entre ſes bras. Jamais coup n'a paru ſi rude que fut cette cruelle ſeparation. Sa Majeſté ne pouvoit ſe conſoler en aucune maniere, & l'aymable idée de ſa belle luy revenoit toûjours dans l'eſprit. Aprés les funerailles de Mademoiſelle de Fontagne qui furent magnifiques, & dans un grand éclat, à Saint-Denis, le Roy fut fort long-temps ſans ſortir & même ſans voir beaucoup de lumiere, ſe voulant priver de la beauté du jour & du ſoleil comme ſi cet aſtre avoit

con-

contribué à la douleur qu'il reſſentoit.

Nous liſons dans l'hiſtoire de France, qu'Henry trois aprés la mort de la Princeſſe de Condé, paſſa trois jours & trois nuits enfermé dans une chambre ſans manger ny boire. Ce Prince eſtoit ſi penetré de ſes peines qu'il ne vouloit voir que des viſages triſtes & des lieux ſombres. Il portoit ſur ſes rubans de petites teſtes de mort qu'il faiſoit broder exprés, & qui marquoient la mélancolie de ſon Cœur.

Le Roy ayant perdu Mademoiſelle de Fontange demeura quelque temps dans un chagrin inconcevable ; mais Madame de Maintenon qui a toûjours pris un ſoin ſingulier de la ſanté de noſtre Monarque, tâcha par la plus belle morale du monde de luy faire connoiſtre que tout paſſe dans cet Univers, & que les plaiſirs ne peuvent durer

durer tousjours ; qu'il ſe trouve même une varieté perpetuelle dans les choſes les plus ſolides, & que les faux brillans qui accompagnent les honneurs de noſtre ſiecle, ne ſont que des ombres qui ſe diſſipent en un moment. Ah ! Madame, s'écria le Roy tout charmé d'un raiſonnement ſi ſublime, que je ſuis heureux de trouver en vous des conſolations qui adouciſſent l'amertume où je ſuis. Je benis le jour fortuné auquel j'eus le bien de vous connoiſtre & j'en rens graces inceſſamment au ciel. Ah ! Sire, répondit la Marquiſe ; le ſouvenir charmant du precieux moment où j'ay eu le bonheur de vous plaire m'eſt quelque choſe de ſi doux que ſa ſeule idée fait tout le plaiſir de ma vie. J'ambitionneray journellement à vous procurer quelque ſatisfaction, c'eſt en quoy je fais conſiſter ma plus grande joye. Madame, repartit noſtre Prince, des offres

offres ſi engageantes venant d'une perſonne comme vous ne ſe refuſent jamais : vos manieres ſont torp aymables & trop ſpirituelles pour ne faire pas d'impreſſion. Helas ! Sire, repliqua Madame de Maintenon, que l'encens eſt d'une odeur raviſſante, quand il vient d'un Prince comme vous. L'on ſe ſent de la vanité en reſpirant vos douceurs. Le Roy alloit parler quand le Duc d'Orleans & le Comte de Lauſun entra qui fit changer de converſation à nos illuſtres amans.

Comme la paix donnoit quelque relâche aux grans ſoins que noſtre invincible Monarque prenoit de ſon Etat, ſa Majeſté pour calmer ſes ennuis fit une partie de promenade avec la Marquiſe de Maintenon, à Chantilly où toute la Cour ſe trouva auec une magnificence ſurprenante. Le Roy eſtant arrivé ſur le ſoir dans le jardin trouva un berceau de feuillages orné de feſtons de

fleurs

fleurs qui rendoient ce lieu charmant. Trente luſtres y jettoient tant de clartés qu'elles produiſoient un veritable jour. Du milieu de ces agreables feuillages ſortoit un jet d'eau qui faiſoit un murmure touchant. Aprés le ſoupé fut ſervi qui fut accompagné de voix & d'inſtrumens, les plus aymables du monde ; le ſoupé eſtant finy, on eut le divertiſſement d'un beau feu d'artifice, qui termina tous les plaiſirs de cette belle journée. Le lendemain ſa Majeſté avec toutes les Dames furent ſur la riviere dans de petis bateaux faits d'une politeſſe extraordinaire tirés par des Dauphins & par des Amours qui jettoient des filets dans l'eau pour pêcher. Les jours ſuivans furent occupés à la promenade, à la chaſſe & à tout ce qui peut charmer les ſens.

Le Roy qui employoit la plus conſiderable partie de ſon temps,

dans

dans ce qui pouvoit contribuer à sa gloire, ou à l'utilité de ses peuples, peu de jours aprés ce régal alla à Dunkerque visiter les nouveaux travaux qu'il y faisoit faire, & sa Majesté vouloit estre presente à tous ces ouvrages, afin de les rendre parfaits, & aussi pour donner courage à ceux qui y estoient employés. L'on peut dire sans hyperbole qu'ils surpassent l'imagination, & que les fortifications de Dunkerque sont dignes de l'admiration du siecle present & de ceux qui sont à venir.

Le Roy qui vouloit voir toutes les entrepriſes qui se faisoient se mit en marche, & le vingt-huit il détacha de son armée le Vicomte de Turenne avec trois mille chevaux pour aller investir Burich dans le temps que le Prince de Condé assiegeoit Vezel, ce qui fut aussi-tost executé par l'un & par l'autre de

ses

ſes Lieutenans generaux, avec toute la diligence poſſible. Au retour de l'Armée, ſa Majeſté tomba malade d'une fievre lente qui luy dura long-temps. Le Medecins diſoient que cette maladie ne pouvoit venir que de mélancolie.

Mademoiſelle de la Valiere qui s'étoit retirée aux Carmelites par une ſage prevoyance, ayant preſſenti long-temps avant que le Roy la quittaſt qu'elle ne pouvoit plus plaire à ſa Majeſté & que ſes charmes diminuoient de jour en jour, fut ravie d'aprendre la mort de ſa rivale. Jamais nouvelle ne luy donna plus de plaiſir que celle-là; & quoi que cette ſœur dolente ne poſſedaſt plus le cœur de ſon amant, elle ne pouvoit ſouffrir qu'avec une douleur mortelle, que le Roy en aymaſt d'autre. La jalouſie l'acompagnoit preſque dans le fond de ſon monaſtere, où elle avoit tout le temps de refléchir ſur tous les heu-

reux

reux momens qu'elle avoit paſſez avec noſtre Monarque. Ces douces penſées de plaiſir nourriſſoient l'amour & la tendreſſe qu'elle ſentoit pour ſon Prince, qui de ſon coſté ne ſongeoit à elle que fort foiblement, ayant l'idée toute remplie de la belle perſonne que le ſort luy avoit arraché d'entre les bras. Madame de Monteſpan que le Roy voyoit encore quelquefois ne receut pas moins de joye que la Valiere du malheur de Mademoiſelle de Fontagne, ſe trouvant en quelque façon vangée du tort que l'amour luy avoit fait d'avoir mis une autre à ſa place.

Le Roy qui eſt clairvoiant ſur toute choſe vit trés-bien la joye de Madame de Monteſpan. Ce Prince luy en ſeut peu de gré, & luy dit comme il eſtoit avec elle, dans ſon cabinet, ah! Madame, je ſuis ſurpris du peu de part que vous prenez à ce qui me touche. J'au-

rois

rois creu avoir rendu voſtre cœur plus ſenſible. Helas! Sire, répondit Madame de Monteſpan d'un air tendre ce n'eſt que pour avoir trop de ſenſibilité pour vous que j'ay ſenti du plaiſir de la mort de ma rivale. Vous ſcavez qu'un amour delicat eſt tousjours ſuivy de jalouſie; & que, quand on ayme tendrement, l'on ne peut ſouffrir de partage: Il eſt vray, Madame, repliqua le Roy, que j'aime les femmes qui ont ce diſcernement, c'eſt le veritable caractere d'un ſincere amour. Mais vous ſçavez que j'ay eu tousjours pour vous des ſentimens diſtingués & aſſez ſuffiſans, pour vous faire cherir ce qui pourroit me plaire.

Madame de Monteſpan avoit envie de ſouſtenir encore la converſation, quand le Roy la quitta avec aſſez d'indifference, ce qui l'affligea ſenſiblement, car comme elle ayme la gloire & l'éclat, la tendreſſe d'un

Prin-

Prince, comme le noſtre faiſoit le plus grand bonheur de ſa vie. Cette Dame ſongea donc aux moiens de faire renaiſtre le paſſion de ſon amant qui étoit mourante, & preſte à jetter les derniers ſoûpirs. Elle employa pour cet effet, tout ce que l'art a pû imaginer de plus aymable, & comme la Nature n'a point eſte avare à donner des beautés à cette belle, il luy eſtoit facile de paroître charmante. Un jour qu'elle atendoit ſa Majeſté en deſabillé de couleur de roſe, & qu'elle étoit plus jolie qu'à ſon ordinaire, comme elle révoit profondément dans ſa chambre, & que ſes yeux ſe baignoient de larmes, le Roy arriva dans ce triſte moment, & luy demanda pourquoy elle pleuroit. Helas! Sire, repartit cette belle affligée, je vous aymeray toûjours, & vous ne m'aimez plus. Ah! que mes ſentimens ſont opoſéz aux voſtres. L'amour de qui dépend toute ma felicité

licité que ne vous a-t-il donné la tendreſſe que j'ay, ou que n'ay-je en partage toute l'indifference poſſible. Cette paſſionnée amante diſoit ces paroles avec des manieres ſi engageantes, qu'elle toûcha le cœur du Roy, & qu'il luy dit en l'embraſſant, j'ay le cœur, Madame, tendre & conſtant, & je veux vous aymer tousjours; mais lors que la raiſon condamne ma tendreſſe, je dois entendre ce qu'elle me dit, & renoncer à l'amour qui trahit mes vertus. Ma gloire a des apas qui triomphent de tout. Vous ſçaurez, Madame, qu'un engagement plus long qu'il ne peut étre eſt ordinairement ſuivy de la froideur. Je ne le reconnois que trop, Sire, interrompit Madame de Monteſpan, en reſpendant un torrent de pleurs, que voſtre cœur n'eſt plus que de glace pour moy. C'eſt en quoy j'acuſe ſouvent mon infortune, me trouvant la plus malheureuſe de

toutes

toutes celles qui reſpirent le jour. Ah! qu'il eſt dangereux de vous connoiſtre & difficile de vous oublier. Le Comte de Lauſun qui entra bruſquement fit changer de diſcours à nos amans. Noſtre Monarque demanda au Comte d'où il venoit, vous le ſçavez, Sire, répondit Lauſun, en riant. Il eſt vray, dit le Roy, que je ſçay le lieu charmant où l'amour vous guide: comment ſe porte ma couſine depuis hier. Admirablement bien, Sire, repartit noſtre amoureux Comte, avec un tranſport de joye inconcévable, j'ay eu le bonheur d'entretenir ſon Alteſſe Royale, toute la matinée. C'eſt la plus adorable Princeſſe qui ait jamais été au monde. Ah! quel bonheur, continua le Comte de Lauſun, d'un air tout paſſionné ſi un mortel avoit quelque part à ſon ſouvenir. Ce ſeroit la plus grande felicité où il pourroit aſpirer. Je vois bien, Comte,

Comte, dit noſtre Monarque en-riant, que tu ne ſerois pas fâché que ma couſine de Montpenſier eût un peu de ſenſibilité pour toy. Pouſſe ta fortune, je te promets de te ſervir par tout. Ah ! Sire, repartit le comte avec un profond reſpect, je ſçay trop ce que je dois à mon Roy pour avoir des penſées ſi hardies : Je me fais ſeulement une idée toute charmante du plaiſir qu'un Prince auroit de poſſeder une perſonne auſſi engageante que Mademoiſelle s'il eſtoit né digne de ſon Alteſſe Royale.

Le Roy qui ſe leva interrompit le Comte qui fut avec ſa Majeſté au Louvre, & qui l'entretint longtemps ſur pluſieurs affaires differentes, qui firent paſſer d'agreables momens à noſtre Prince, & comme le Comte de Lauſun a l'eſprit fort enjoüé & fort galant il a le don de plaire au Roy plus qu'aucune perſonne de la Cour. Pendant que ſa Ma-

Majesté estoit asente, Madame de Montespan ayant essuyé ses beaux yeux qui estoient baignés de larmes, prit une plume & fit ces vers, où elle reprochoit au Roy son changement. Les voicy qui suivent.

Quand vous commenciez à m'aymer,
Vous ne pouviez pas me quitter,
Sans vous faire une peine extréme.
Le souvenir en fait ma gêne,
Et le sujet de mon tourment.
Pourquoy m'aymer si tendrement ?
Vous sçavez tres-bien comme on ayme,
Mais, helas ! estes-vous le mesme ?

Madame de Montespan ayant fini sa poësie, fut se promener au Cours de la Reine, où elle rencontra le Roy dans son carosse qui passa

à coſté d'elle fort froidement & qui ſe contenta de luy faire une grande reverence. Noſtre belle étoit dans ce moment au deſeſpoir de voir l'indifference de ſon Amant. Aprés avoir fait tout ſon poſſible, pour ralumer un feu qui vouloit abſolument mourir, cette Dame croioit aprés la mort de Madamoiſelle de Fontange que ſa Majeſté revierdroit à elle, mais helas! que les femmes qui ſont galantes ſe trompent fortement dans ces ſortes d'eſperances, quand une fois l'amour a eſté au comble de ſon bonheur, cette paſſion diminuë de moment en moment, & ne ſe fait plus connoître. Il ne reſte plus que la rage & le chagrin à ces belles courtiſannes de n'eſtre plus aymées, & de dire ſouvent à leurs amans qui ſe rient d'elles, vous m'aymiez autrefois & vous ne m'aimez plus. Ces triſtes idées me deſolent le cœur. Ah! qu'il eſt bien plus genereux ſelon

mon

mon sentiment de conserver toûjours sa liberté, quand on le peut, que de la mettre dans un peril si dangereux. Les hommes voluptueux disent ordinairement que le Printemps d'une beauté passe comme une fleur, qui ne revient jamais, & qu'il faut aymer dans un si bel âge. Ce sont des discours que l'amour propre leur inspire, & non la raison & la vertu qui est quelquefois fort éloignée de leur cœur; mais demeurons tousjours dans les bornes de l'honnesteté, & ne nous laissons point emporter au panchant rapide de nos inclinations. C'est le moien le plus seur de ne se repentir jamais de rien, & de vivre à l'abry des inquietudes & des chagrins.

Revenons à nostre Monarque qui estoit dans une douleur extréme, & qui ne pouvant oublier Mademoiselle de Fontange, fut pour passer ses ennuis deux ou trois jours de suite chez Monsieur le Duc d'Or-

leans où il trouva un grand nombre de Dames de qualité & presque toute la Cour qui estoit venuë visiter Madame, qui avoit eu une legere indisposition.

Le Roy qui vit entrer le Prince de Turene luy demanda, en soûriant; s'il n'aymeroit jamais, & si sa malice seroit toûjours égale pour les femmes, en se faisant aymer, & puis se rire d'elles: cette maniere ne me charmeroit point du tout continua le Roy. Il faut de la bonne foy avec les Dames. Ah! repartit la Duchesse de Gersay qui étoit la plus belle personne du monde, qu'il est avantageux pour nostre sexe qu'un Prince aussi aymable comme est le nostre prenne genereusement le parti des pauvres femmes, que l'on outrage sensiblement. Madame, répondit Le Roy; si elles étoient toutes faites comme vous, il ne seroit pas besoin de les défendre; mais sans raillerie, il me souvient

vient que Monsieur de Guise perdit entierement sa reputation auprés des femmes, pour des affaires de cette nature, & que quand il est mort, il n'eust pas trouvé une servante de la ville qui l'eust voulu croire; mais, Sire, repliqua le Prince de Turenne, quelquefois l'on y est obligé par des motifs de conscience, & par les conseils de son Curé, qui dit assez souvent qu'il faut rompre les attachemens de la chair. Ah! l'honneste homme s'écria le Roy, en riant de tout son cœur. Jamais il ne s'est veu une conscience si tendre & qui merite si bien la remission de ses péchés, continuez tousjours de vivre dans ces nobles sentimens, vous aurez une augmentation de gloire. Le Prince fit une trés-humble reverence à sa Majesté, en la remerciant de tout son encens; ce qui fit un sujet de plaisir à toute la compagnie. Pendant le Carnaval toute la Cour tra-

vailla à faire diverſion à la mélancolie du Roy, qui paroiſſoit ſans remede; La Marquiſe de Maintenon, qui ſçavoit que ſa Majeſté aymoit la converſation de la Comteſſe de Lude, tâchoit par tous les moiens du monde de luy en procurer le plaiſir. Souvent que cette Comteſſe ſurprenoit le Roy dans ſa reſverie, Madame de Maintenon les laiſſoit, teſte à teſte, moraliſer. L'on peut dire que c'étoit le fort de cette aimable femme, & qu'ayant l'eſprit auſſi ſolide qu'elle l'avoit, rien n'étoit ſi charmant que de l'entendre parler.

Une aprés-dinée comme noſtre Monarque eſtoit ſeul avec elle, ſa Majeſté luy fit un fidelle portrait de ſon chagrin, & ne le luy déguiſa aucunement. Ah! Madame, s'écria ce Prince, ſi vous ſçaviez combien la vie m'eſt importune, je ne fais rien qui ne me donne de la peine: en de certains momens ma Cou-

ron-

ronne m'eſt incommode. Helas! Sire, répondit la Comteſſe de Lude, l'inégalité qui ſe trouve dans la vie fait naître en nous ces divers mouvemens. Ce qui nous plaît aujourd'huy nous déplaît en peu de jours. Nôtre humeur changeante ne ſçauroit ſe comprendre.

Cependant, Madame, dit le Roy, l'on donne tant d'encens à la raiſon, à la prudence. Dequoy nous ſervent ces chimeres, ſi elles n'arreſtent pas le cours de nos paſſions. Ces idées, Sire, repartit la Comteſſe, mettent mon eſprit au deſeſpoir; plus j'enviſage ces talens imaginaires, & moins j'aime à m'en ſouvenir. Ah! prudence importune qui ne ſervez qu'à faire avancer les maux que nous devons avoir. Si cette cruelle avoit quelque ſecret de détourner les infortunes qui pendent ſur nos teſtes, nous devrions la cherir; mais helas! rien n'eſt ſi trompeur que ſon aparence

Ce que vous dites, Madame, repliqua le Roy, eſt divinement bien penſé, mais vous m'avoüerez qu'il faut obeïr à l'Eſtre indépendant, qui nous a donné la vie, & tous les avantages de conduite, de raiſon, & de prudence. Je le ſçay, Sire, dit la Comteſſe, c'eſt pourquoy j'envie ſouvent le ſort des choſes inanimées, qui durent plus long-temps que nous, & qui ne reſſentent point mille remords qui nous rongent nuit & jour, & qui ne ſont utiles à rien. Que direz-vous donc, Madame, continua le Roy, de ceux qui paſſent le plus beau de leur âge dans des ſoins continuels, qui ne ſont quelquefois pas de grand uſage. Nous voyons Platon attaché à chercher des idées, Epicure attrapant des atomes, pour en ſuite les acrocher les uns aux autres & en faire un monde en petit ; Thales au bord d'une fontaine admirant l'eau com-

me Principe de toutes choſes ; Socrate n'oſant ſortir de ſa gravité, de crainte de ne paſſer plus pour ſage. Enfin tous ces grands hommes ſe ſont donné mille gênes dans la veuë de s'immortaliſer. Ah ! Sire, reprit la Comteſſe, il n'eſt pas beſoin de ſortir de nôtre ſiecle pour connoître les folies des humains. Ne voyons-nous pas tous les jours parmi nous des Generaux, des Capitaines qui mettent leur vie au hazard pour une idée de gloire.

La guerre, Madame, repartit le Roi, eſt quelque choſe de plus grand & de plus noble que mille autres attaches dont l'homme fait ſes delices, & où il met les plus doux momens de ſa vie à les aquerir. Cependant, Sire, dit Madame de Lude, l'eſprit des mortels eſt borné, quelque ſoin qu'ils donnent à la recherche, & quelque penétrans qu'ils puiſſent eſtre. L'on ne ſçait rien à fond avec certitude. Nous apportons en

naiſſant des tenebres qui rendent nos lumieres peu brillantes. Nôtre Monarque prenoit un plaiſir extréme d'entendre raiſonner cette aymable Comteſſe, quand le Duc de la Feuillade entra qui entretint ſa Majeſté long-temps. Le Roy ayant fait une profonde reverence à Madame de Lude, la quitta pour un moment, & revint auſſi-toſt auprés d'elle. Ah! Madame, luy dit ce Prince, en riant, une ſimpatie inconnuë m'entraîne vers vous. Je comte les heures qui me privent de vôtre agreable preſence perduës. Ce que vous dites, Sire, répondit nôtre belle, eſt quelque choſe de bien glorieux pour moy. Rien n'eſt ſi doux que l'encens d'un Prince comme vous, qui connoiſt la valeur de ce qu'il eſtime avec un diſcernement diſtingué. Madame, ſi j'étois à preſent, luy repliqua le Roy, encore aſſez heureux pour eſtre aymé d'une perſonne

ne auſſi engageante que vous, non pas de cet amour ſenſuel dont j'ay fait mon bonheur autrefois, mais de celuy qui ne conſiſte qu'en eſprit. Car je vous aſſeure que ſes plaiſirs ſont plus réels que ceux du corps. J'en goûte tous les jours la diference, qui me fait regretter mille momens que j'ay paſſés en bagatelles. Il eſt vray, Sire, reprit Madame de Lude, qu'aprés avoir fait le veritable panegirique de l'amour, l'on y remarque des défauts ſurprenans. Qu'eſt-ce que cette paſſion, ſinon un amas de peines qui ne ſe nourrit que de craintes & de doutes : ſes plaiſirs qui ſont de peu de durée ſont tousjours ſuivis d'amertumes ſenſibles : & l'amour au comble de ſon bonheur, comme toutes les autres choſes retourne à ſon neant. Que vous repreſentez juſtement, Madame, dit nôtre Monarque, le caractere de ce Dieu! Le voilà ſans ombres & ſans voiles,

& c'eſt de la maniere qu'il eſt plus charmant, car ſes défauts ne ſont point cachés. Il eſt pourtant bon, Sire, répondit nôtre aymable, de luy donner quelques agrémens, afin qu'il nous puiſſe plaire. Car quand on s'engage, ſi l'on ſe faiſoit une idée funeſte d'un triſte changement, ah! Sire, continua la Comteſſe, pardonnez un tendre ſouvenir, je ne puis oublier l'ardeur violente que le Comte d'Armagnac avoit conceuë pour moy, & quand je fais la reveuë de toute ſa paſſion, & du changement que j'y voy, je dis c'eſt l'ouvrage d'un mortel. Il n'apartient qu'à l'homme à mettre en uſage ces foibleſſes. Il y a quelque temps comme j'étois chez moy à la campagne; & que je reſvois ſolitairement dans le bois, je conſiderois le peu de durée de l'aymable verdure de ce bocage, ayant refléchi ſolidement, je fis ce quatrain.

Tout

Tout change enfin, & le cœur le
plus tendre
Ne peut faire vivre ſa paſſion toû-
jours.
L'on n'a point encor veu d'eternelles
amours,
Et le temps à venir, ne doit pas en
attendre.

Vous faites, Madame, dit le Roy, d'une maniere obligeante la dixiéme Muſe. Il faut un merite auſſi charmant que le voſtre pour augmenter la beauté du Parnaſſe. Apollon, ce Dieu des lumieres, vous doit cherir uniquement, puiſque vous embelliſſez ſon rocher, & ſes fontaines, auſſi Pegaſe vous donne-t-il de ſon eau de criſtal pour vous rafraîchir dans vos exercices poëtiques.

Je vous diray, Sire, répondit la Comteſſe, que j'ayme paſſionnement la poëſie. Je trouve que c'eſt le langage des Dieux : voicy encore

re des vers que l'inconſtance du Comte d'Armagnac m'a fait faire.

Taiſez-vous mes ſoûpirs ſenſibles,
Vous me cauſez de la douleur,
Et mon cœur eſt trop ſuſceptible
Aux doux charmes de mon Vainqueur.
A quoy ſervent ces ſentimens,
Puiſque l'ingrat eſt un volage;
Quand on a perdu ſes amans,
Les ſoûpirs doivent eſtre ſages.

En verité, Madame, interrompit le Roy, vous étes toute divine, & c'eſt un charme puiſſant de vous entendre parler. Un cœur peut-il ſe défendre à des atraits ſi doux qui le demandent. Ah! je condamne extrémement le peu de diſcernement du Comte d'Armagnac, en vous ayant quittée. Je ſçay que,

ſi

si vous l'aviez plus aymé, vous l'auriez engagé davantage; car il veut qu'on l'ayme tendrement, & celle qui possede son cœur presentement est pour luy toute de feu. Ah! Sire, s'écria Madame de Lude, que l'amour est difficile à contenter: cet enfant crie toûjours & n'est jamais content, plus on luy donne & plus il demande. J'ay marqué au Comte incessamment une tendresse égale; mais non pas de ces emportemens qui font perdre la raison.

C'est ce que nous demandons, Madame, dit sa Majesté, quand nous aymons. Nous ne pouvons souffrir des cœurs froids qui raisonnent. Il faut aymer avec chaleur un Amant, quand vous voulez qu'il vous ayme. Madame de Maintenon qui entendit en entrant, ce mot d'aimer, dit en salüant le Roy, Sire, c'est en vain que vous vous défendez de l'amour, car vous le mê-

tez

tez toûjours sur le tapis. Ah! Madame, repartit la Comtesse de Lude, l'on ne peut parler que de ce qui plaît. Quand les conversations commencent à mourir, ce Dieu les ressuscite par son enjoûment. Cette vivacité, Madame, repliqua la Marquise, n'est plus du regne de nostre Prince. Il a renoncé aux traits de l'amour & son cœur est à l'épreuve de ses coups. Madame, dit, en riant, la Comtesse de Lude, quelques efforts que nous puissions faire nostre resistance est vaine. Quand la Nature nous a donné un cœur sensible, il ayme tout ce qu'il trouve aymable, tant qu'il a de la vie.

Cependant, Madame, reprit la Marquise de Maintenon, les passions diminuent avec l'âge. Leur rapidité s'arrête quelquefois malgré nous, & nous perdons le goût des plaisirs dans l'usage. Ah! Madame, repliqua Madame de Lude

nous

nous revenons toûjours à noſtre Principe qui eſt cet amour naturel. Les Philoſophes nous le prouvent en nous faiſant connoiſtre que tous les étres du monde doivent retourner au lieu d'où ils ont pris leur origine. L'homme qui eſt un étre fini, eſt compoſé de deux parties qui ſont l'ame & le corps. Cette premiere, ſon regne eſtant achevé, retourne au ciel qui eſt la ſource d'où elle eſt venuë, & le dernier, va au ſein de la terre d'où le premier homme eſt né. Vous paſſez donc, Madame, interrompit nôtre Prince, en regardant la Comteſſe de Lude, de la Philoſophie à la Theologie. Il faut avoir autant d'eſprit que vous en avez pour ſoûtenir les Theſes que vous avancez. Qu'il eſt glorieux, Madame, pour voſtre ſexe d'avoir des perſonnes qui ſe diſtinguent par leur genie. Un de nos Philoſophes modernes donnoit de ſon temps des leçons auſſi-

bien

bien aux femmes qu'aux hommes, mais le ſçavoir que vous avez, la Nature vous en fait un don en naiſſant. Sire, répondit la Comteſſe, ſi j'avois aſſez de foibleſſe pour tirer de la vanité des douceurs coûtumieres que les galans hommes diſent ordinairement aux femmes, je me perdrois en écoutant le joly Panegirique que vous faites de moy, mais je me connois un peu. Si quelques lumieres brillent en mon eſprit, un nombre infini de tenebres en diminuë la beauté. Le Roy brûloit d'envie de pouſſer la converſation plus loin, mais des affaires du Parlement qui furent aportées à ſa Majeſté par Monſieur Talon Avocat General, qui parla au Roy avec une éloquence toute charmante pendant plus d'une heure, fit que le Prince donna audience à pluſieurs autres, tout le reſte du jour. Madame de Maintenon que le Comte

de

de Marſan ſollicitoit tous les jours pour Mademoiſelle de Bethune qui étoit à Saint-Cir ſous la domination de la Marquiſe, étoit journellement chez elle.

Ce Comte étoit devenu éperdûment amoureux de Mademoiſelle de Bethune, pour l'avoir veuë un moment dans l'Egliſe de Saint-Cir. Cette jeune beauté ſe faiſoit diſtinguer de toutes les autres, par un certain air doux & languiſſant qui luy eſtoit naturel, & qui demandoit le cœur à tout ce qu'elle faiſoit. Il n'en faloit pas tant pour enflamer le plus paſſionné de tous les hommes. Auſſi dans ce premier moment, il fit connoiſtre à cette charmante fille, par un langage muet qui parloit dans ſes ſeux, combien ſes charmes avoient de pouvoir ſur luy. Depuis ce jour que le hazard avoir conduit le Comte à l'Abbaïe de Saint-Sir, comme il retournoit de la chaſſe dans le deſ-

ſein

ſein de remercier les Saints de n'avoir point trouvé de malheur, il ſe vit pris, ſans rien prendre dans toute ſa courſe. C'eſt ordinairement ce que fait Venus dans ſes exercices. Elle fait quelquefois plus de conqueſtes que Diane, quoy que ſes armes ſoient bien differentes. Revenons au Comte de Marſan qui ſe voyoit obligé de garder de grandes meſures, dans toute la ſuite de ſon amour. Madame de Maintenon le recevoit fort honneſtement & même avec beaucoup de plaiſir dans la veuë qu'il recherchoit en mariage Mademoiſelle de Bethune, qui étoit de qualité & d'une maiſon trés-conſiderable. Le Comte diſoit mille douceurs à la Marquiſe ſur ſa vertu, & ſur ſa conduite, afin d'obtenir les bonnes graces, & d'avoir un peu plus de liberté avec ſa belle mignonne, ce que noſtre Abeſſe remarquoit fort bien ayant l'eſprit

auſſi

auſſi ouvert qu'elle l'a. C'eſt pourquoy elle ne perdoit jamais de veuë cette jeune fille, quand ſon amant étoit preſent, ce qui le deſoloit entierement, car il ne pouvoit pas dire une parole que la Marquiſe ne l'entendiſt. Une vie ſi miſerable dura quelque temps ; mais comme l'amour eſt ingenieux, & que ce petit Dieu découvre toûjours quelque ruſe à ſes ſujets, le Comte de Marſan ennuié de ſon martire, pria une vieille tante qu'il avoit à Paris, & qui étoit devote juſqu'à la fureur, & par cette raiſon grande amie de Madame de Maintenon, (car elles alloient fort ſouvent enſemble à ſaint Lazare de Jeruſalem faire leurs oraiſons) de luy être favorable dans ſon amour, & de permettre qu'il ſe trouvaſt quelquefois chez elle avec Mademoiſelle de Bethune, qu'il aymoit tendrement. Que la ſeverité de la Marquiſe de Maintenon, luy étoit inſupportable ! auſſi ren-

rendoit-elle toutes ſes Demoiſelles comme des eſclaves, qui ſont privez de la liberté humaine. Madame de la Roche parut un peu ſurpriſe en écoutant la propoſition de ſon neveu. Quoy, dit-elle, Monſieur, vous ne ſongez pas à ce que vous me dites. Ne ſçavez-vous pas combien cette Dame à de haine & d'horreur pour les rendez-vous, & que ſi elle découvroit une fois vôtre intrigue galante, je ſerois perduë dans ſon eſprit, & elle mal-traiteroit Mademoiſelle de Bethune, comme la derniere de toutes les filles. De plus, mon neveu continua cette bonne femme, vous avez un atachement qui n'eſt point des plus. honneſtes avec Madame de.... & qui ne plaît aucunement à tous vos amis. Retirez-vous avec prudence de ce commerce criminel, & je feray tout mon poſſible pour vous procurer cette jolie mignonne. Ce que vous dites, Ma tante, répondit le Comte, eſt à

peu

peu prés raiſonnable ; mais vous ſçaurez que, quand l'on a une fois donné ſon cœur, il eſt bien difficile de le reprendre. Je vous advouë que j'aime la Baronne de.... qui eſt la plus belle femme de France, & qui merite mieux les adorations d'un galant homme. Tant que cette aymable perſonne poſſedera mon cœur, le mariage me ſera fort indifferent, mais non pas les galanteries. Mon neveu, repartit Madame de la Roche, en riant, ſi vous aymez autant que vous me le voulez perſuader, voſtre belle, vous devez luy être fidelle ; ce que vous n'eſtes point, puis que vous cherchez les moiens d'en conter à une autre. Ah ! Ma tente, repliqua Monſieur de Marſan, il ne faut point mettre un ordre ſi regulier dans la conduite de la vie. L'amour ſe plaît dans la varieté & dans le changement. D'abord que cet enfant eſt attaché, il meurt.

C'eſt

C'eſt pourquoy par un motif de charité qui eſt fort humain l'on doit luy donner la liberté de courir où il veut, afin de luy conſerver la vie. Où avez-vous apris, Monſieur, dit la bonne tante, cette morale admirable qui porte ſa charité juſques à l'amour ? Ne ſçavez-vous pas, Ma tante, répondit le Comte malicieuſement, que charité eſt amour. Ouy, mon neveu, je le ſçay; mais ce n'eſt pas de cette amour qui ne conſiſte qu'au bonheur de ſon prochain que vous entendez parler. Ma tante, repartit le Comte de Marſan, en riant, je renferme dans les bornes de la pitié ou de la compaſſion tous les beſoins du genre humain. Si j'aime une femme qui ſoit aymable & que je luy jure que je meurs pour elle, & qu'elle ſoit d'aſſez bonne foy pour le croire, en voulant bien ſoulager mes peines, n'eſt-ce pas vivre moralement, & d'une maniere ex-

em-

emplaire. Mon neveu, interrompit la bonne femme, d'un air de pedante, vous vous raillez de la pieté & vous n'eſtes qu'un indevot, qui ſacrifiez tout à vos plaiſirs. Rompez voſtre pente criminelle & vous attachez à la vertu & à la gloire, en faiſant des actions dignes d'elle. Ah! ma chére tante, repliqua nôtre amoureux Comte, en l'embraſſant, quand je combats les charmes de l'amour, je ſens ſes douceurs qui triomphent de toutes mes forces, & c'eſt ma paſſion la plus dominante.

C'eſt alors, Monſieur, dit Madame de la Roche, qu'il faut opoſer à cette rapidité des remedes ſalutaires, & reſiſter fortement au méchant panchant qui vous entraîne à voſtre perte. Nous liſons que nos Saints n'ont pas été moins que nous ſenſibles à cette foibleſſe & que Saint-Dominique, tout celebre perſonnage qu'il eſtoit, a

soufert des peines cruelles pour resister aux convoit ses de la chair. Ce Religieux Pere preparoit jour & nuit son corps rebelle afin de le mortifier, & de tâcher de corriger les emportemens de la nature.

Le Comte de Marsan ne peut s'empescher de rire en écoutant les belles instructions de sa bonne tante, qui luy marquoit avec le doigt tout ce qu'elle disoit, mais ayant bien moralisé, la conclusion de la priere que le Comte fit à sa chere tante fut de lui procurer le bonheur de voir quelquefois chez elle Mademoiselle de Bethune, ce que Madame de la Roche eut bien de la peine à luy accorder, mais comme elle aymoit son neveu tendrement, elle se laissa persuader plus facilement, ce qui donna une joye inexprimable à nostre passionné Amant qui brûloit d'envie d'entretenir un moment la charmante en fait qui l'occupoit si agreablement.

Il

Il demanda donc à sa tante quel jour cette belle pourroit venir chez elle, & qu'il y viendroit aussi. Ah! mon neveu, repartit Madame de la Roche, il faut user de grande precaution dans une affaire si delicate. La Marquise de Maintenon est la plus severe de toutes les femmes, comme je vous l'ay déja dit, & a beaucoup de confiance en moy; c'est pourquoy je serois au desespoir qu'elle ût que vous venez chez moy souvent, car elle empêcheroit bien-tôt que Mademoiselle de Bethune ne me vinst voir. Ah! dit le Comte, j'en serois au desespoir; mais il faut que je vous advouë, ma tante, que j'ay de la peine à souffrir qu'une vieille ridicule comme cette femme-là occupe encore la terre. Elle enrage de ce que les plaisirs l'ont quittée, & qu'elle n'est plus capable d'en inspirer. C'est pourquoy elle s'opose si fortement aux galanteries de

la jeuneſſe. Vous ſçaurez, ma chere tante, que, quand on eſt ſur ſon retour & qu'on n'a plus de merite pour charmer les cœurs, l'on s'en fait un de paroiſtre bigote, & c'eſt la retraite ordinaire de toutes les femmes de la Cour. Mon neveu, ne vous emportez pas contre cette Dame, c'eſt la plus modeſte, & la plus ſage qui fut jamais. Il faut bien qu'elle le ſoit malgré elle, repliqua noſtre Comte, car l'on n'en veut plus. Mademoiſelle de Bethune qui entra ſurprit le Comte, qui auroit encore dit pluſieurs duretés contre la ſeverité de la Marquiſe de Maintenon, mais la preſence d'un objet ſi charmant rapella toute la douceur de ce tendre galant, qui dit mille choſes obligeantes à cette belle mignonne, qui parut un peu embaraſſée à répondre à toutes les galanteries du Comte.

Madame de la Roche qui remar-

marquoit bien que ſon neveu étoit fort amoureux de cette jeune Demoiſelle, & que toute la morale dont elle s'eſtoit ſervie, n'avoit pû arrêter le torrent paſſionné de Monſieur de Marſan, trouva à propos de ne ſe rendre point incommode à la paſſion de ſon neveu, & que tant qu'elle le verroit dans les bornes de l'honneſteté & de la modeſtie elle n'auroit rien à dire. Mais c'eſt une choſe bien difficile à obſerver que la retenuë à un homme qui ayme tendrement. Il auroit bien beſoin d'une chaîne pour retenir ſon emportement. Ce ne ſera pas la raiſon qui triomphera de l'amour, au contraire, elle ne fera qu'irriter cette paſſion avec tous ſes vains raiſonnemens.

Laiſſons la raiſon toute impuiſſante qu'elle eſt, & voyons preſentement nos Amans qui goûtent à longs traits le plaiſir de ſe voir le plus ſouvent qu'il leur eſt poſſible,

& qui trouvent le bonheur imcomparable, ſi le malheur avec ſon air effroiable, & qui s'opoſe tousjours aux joyes du monde ne vient pas troubler leurs innocentes careſſes. Le Comte de Marſan ne ſoûpira pas long-temps aux pieds de Mademoiſelle de Bethune ſans faire une forte impreſſion ſur ſon cœur. Cette jeune beauté qui n'avoit pas encore aymé, s'atacha ſans reſerve à cherir ſon Amant & luy donna toutes les preuves d'une veritable amitie, ce qui toucha Monſieur de Marſan ſenſiblement, & luy fit oublier la Baronne de... qui luy en marqua ſa rage par tous les reproches violens, que la jalouſie luy peut inſpirer. Un jour comme le Comte étoit couché au bord d'une fontaine, & qu'il attendoit Mademoiſelle de Bethune qui devoit venir cette aprés-dinée chez Madame de la Roche, on luy aporta une lettre de la Baronne de.... qu'il lût plu-

plusieurs fois, en redisant ces mots qu'elle luy avoit écrits. *Ah! perfide, pourquoy m'as-tu aymeé si fortement si tu ne voulois pas estre si-delle.*

Des reproches si sensibles rendirent le Comte tout réveur, ce qui le conduisit dans un petit bois qui estoit au bout du Jardin Nôtre amoureux solitaire ayant fait quelques tours dans la foreſt, s'arresta pour considerer les bestes sauvages que la fortune a condamnées de vivre dans ces lieux & leur dit, Ah! innocentes creatures que vôtre destinée est heureuse : les rochers & les afreuses retraites que vous ocupez sont plus agreables que le commerce du monde.

Aimable & charmante verdure,
Qui faites l'ombre de ces lieux,
Et qui suivez de la Nature
Le panchant doux, delicieux,
Helas! je viens dans ce bocage

Vous prier couvrir mes ennuis ;
Quoy que j'aime, on me croit volage ;
Mais vous sçavez ce que je suis.

Mademoiselle de Bethune qui attendoit depuis long-temps Monsieur de Marsan se promenoit tristement dans un parterre de fleurs, quand il arriva. Le Comte ressentit une joye inexplicable en voyant son aymable maîtresse, & luy dit d'un air tendre, ah ! mon adorable, je vous ay attenduë icy plus de deux heures, mais mon impatience m'a fait prendre l'air du bois. Je croy, Monsieur, repartit nostre belle, que la simpatie se mêle de tout, quand on ayme, car j'avois aussi une grande envie de vous voir. Mademoiselle, répondit le Comte, d'une maniere toute passionnée, si l'amour pouvoit vous rendre le cœur aussi sensible que moy, je ne serois plus à plain-

plaindre, mais si mon mal augmente, & que vous ne soyez pas touchée de mes peines, helas! c'est fait de moy. Prenez soin de vous-mesme, Monsieur, dit la charmante, en soûriant, car ce seroit bien dommage qu'un homme aussi joly que vous & aussi galant n'occupast plus l'agreable sejour des mortels. L'on n'a jamais veu personne mourir d'amour, continua cette incomparable, si ce n'est dans les histoires, où l'on souffre mille maux imaginaires. Cependant, Mademoiselle, repliqua Monsieur de Marsan, je sçay que je vous ayme réellement & sans imagination & que tout ce que je sens pour vous ne sont pas des maux en idée. C'est pourtant, Monsieur, dit Mademoiselle de Bethune, où les biens & les maux sont leur demeure ordinaire. L'idée nous rapelle toûjours ce qui nous plait & ce qui nous déplait. La conversation de

de nos Amans étant finie pour ce jour, le Roy qui estoit de retour du siege de Saint-Omer avec Monsieur le Duc d'Orleans, ces illustres personnes firent une partie de chasse à Saint-Clou, où toutes les belles de la Cour parurent en équipage de chasseresses, & vétuës comme Diane & ses Nimphes, suivies de plusieurs chiens qui couroient dans la forêt, les bestes savages au milieu du bois. Sa Majesté & les Princes les plus galans attendoient ces charmantes Cavalieres déguisées comme le Dieu Pan, & comme les Satyres, qui preparoient un superbe festin, à cette aymable troupe. Ce beau régal fut acompagné d'un grand nombre d'instrumens qui faisoient le plus bel effet du monde. Le Marechal Duc de la Feuilladé etoit assis au pied d'un ormeau qui copioit Orphée, en joüant de la flüte douce

ce qu'il touchoit dans la derniere perfection, & qui ſembloit attirer autour de luy, tous les oyſeaux & tous les animaux de ce bocage. Pluſieurs voix toutes charmantes répondoient à cet aymable ſolitaire.

L'on entendoit un echo fidelle qui repetoit ſouvent ces tendres paroles, & qui les prononçoit comme en ſoupirant.

Que l'abſence eſt cruelle,
A, quiconque ayme tendrement:
Eloigné de ſa belle,
L'on ne peut vivre heureuſement..

Tous ces plaiſirs champeſtres n'eſtoient point capables de faire renaiſtre la tendreſſe de noſtre Monarque qui s'avançoit vers le tombeau, ne pouvant reprendre ſes premieres forces. Le Roy devint jaune & ne rioit plus comme à ſon ordinaire, ce qui attendrit le cœur

de Madame de Maintenon, qui preſſa un jour ſa Majeſté, étant dans un teſte à teſte de luy découvrir toutes les routes les plus ſenſibles de ſon ame ; car elle étoit fort affligée du changement qui paroiſſoit en ſa perſonne. Je vous diray, Madame, luy répondit ce Prince, que depuis quelques années, je ne me connois pas moy-meme. J'ay une profonde réverie qui m'entretient journellement & je trouve quelquefois la qualité de Roy importune. Ah! Sire, s'écria la Marquiſe, d'où pourroient venir ces ſentimens inégaux qui chagrinent Voſtre Majeſté. C'eſt peut-être que vous n'écoutez plus les douceurs de l'amour qui ſont d'un grand ſecours dans les inquietudes de la vie. Souvent un tendre amuſement nous rend heureux & malheureux.

Auſſi, Madame repartit le Roy, en ſoûpirant, quand la mort nous retire ce qûe l'on ayme rien n'eſt au mon-

monde plus insupportable que ces sortes de malheurs. Ah ! continua ce Prince, je ne sens plus mon cœur disposé à un nouvel engagement, même la disposition de ma santé ne me parle plus que de retraite & de penitence, & cette inclination qui brûloit autrefois comme un feu à la presence d'un bel objet, est bien presentement affoiblie. Il faut reprendre courage, Sire, repliqua Madame de Maintenon, l'amour renouvelle toutes choses, & redonne la vie à ce qui paroît inanimé. Aymez encore une fois & vous revivrez, Vous sçavez le pouvoir que j'ay sur plusieurs aymables jeunes filles. Si vostre amour en trouve une digne d'elle, il suffit qu'elle ayt le bien de vous plaire.

Madame, répondit le Roy, en riant, je sçay qu'il y a sous vôtre conduite dequoy ocuper ma tendresse, mais vous avez depuis peu receu dans cette assemblée une jolie

lie enfant qui ne me déplairroit pas, & qui merite bien les soûpris d'un galant homme.

Il est vray, Sire, je sçay de quoy vous voulez parler, c'est de Mademoiselle de Grancey qui est la plus jolie de toutes celles qui sont à S. Cir, outre qu'elle est trés-bien née, elle possede une douceur charmante dans tout ce qu'elle fait qui la fait aimer de toute le monde. Le Marquis de Joyeuse & de Villars ses cousins luy firent visite l'autre semaine, & me prierent avec toute l'honnesteté qui se peut imaginer de l'aimer un peu. Je leur repartis en soûriant qu'il n'estoit pas besoin de le dire, que son merite parloit assez. Ah! Madame, répondit le Marquis de Joyeuse, nous n'en attendions pas moins de vôtre civilité & de vôtre esprit, c'est pourquoy ma Cousine ne pouvoit jamais arriver à un degré plus heureux que celuy d'estre sous une conduite si distin-

distinguée. J'alois répondre au Marquis, quand j'en fus empeschée par les ordres de vôtre Majesté qui me prioit de venir à Versailles, & je vous puis asseurer, Sire, continua la Marquise, que je conserve tousjours pour cette aymable mignonne beaucoup d'estime, & moy aussi, dit le Roy depuis le premier moment que je la vis à l'entrée de l'Abaïe où j'estois en carosse, & je fis demander si vous estiez à S. Cir. Cependant cette belle enfant me parla avec une charmante modestie qui me toucha le cœur; mais comme je commence à renoncer aux plaisir des sens, j'en ay seulement gardé l'idée. Il n'y a pas, Sire, dit Madame de Maintenon, bien loin de l'idée au cœur, l'on peut facilement les unir ensemble. J'entens tres-bien, Madame, repliqua sa Majesté, vos expressions: elles sont fort sensibles, mais comment aymer les autres, quand l'on ne s'ayme plus soy-même. La

La Marquiſe qui voyoit qu'une converſation d'amourette chagrinoit noſtre Monarque changea de diſcours, & luy parla des affaires de la guerre, & ſur les ordres de ſon Royaume, comme de pourvoir à la ſubſiſtance des Curés & des Vicaires perpetuels, afin qu'ils n'euſſent point d'ocaſion legitime de ne point ſatisfaire à leur devoir. Le Curé de Saint-Lazare de Jeruſalem qui étoit aymé de Madame de Maintenon pardeſſus les autres, la ſollicitoit tous les jours qu'elle priaſt ſa Majeſté d'augmenter ſa penſion, & pour cet éfet ce Prêtre rendoit des viſites familieres à noſtre Marquiſe, & luy diſoit inceſſamment que le bien que l'on faiſoit aux gens d'Egliſe n'étoit jamais perdu, que cette charité nous attiroit un nombre infini de benedictions, par les prieres de ces bonnes ames. Ce Curé ajouſta encore d'une maniere toute devote, qu'il faiſoit toutes les nuits des oraiſons

de

de quatre ou de cinq heures pour le Roy, & pour vous, Madame, qui estes le refuge de pauvres Prêtres affligez. Souvenez-vous de moy s'il vous plaist quand vous serez avec sa Majesté. La Marquise promit de servir le Curé de tout son possible dans la veuë qu'il diroit plusieurs messes pour la remission de ses péches, ce qu'il fit avec tout le zele dont son ame étoit capable. Car l'on remarqua que ce bon homme alloit plus matin, pendant un espace de temps à sa paroisse qu'à l'ordinaire. Quoy que Madame de Maintenon sollicitast nôtre Prince pour des affaires d'Etat, elle ne laissoit pas de luy parler dans de certains intervalles des charmes de Mademoiselle de Grancey, à dessein de réveiller sa passion & de le rendre plus enjoüé, ce que le Roy essaia, mais ce fut en vain. Car ce Prince n'étoit plus propre pour la galanterie. L'aprés-dinée que la Mar-

Marquiſe avoit laiſſé cette charmante mignonne avec ſa Majeſté à Trianon, jamais le Roy ne ſe trouva ſi triſte. Il ſoûpira pluſieurs fois en regardant cette belle, & mêla inceſſament un jeu de piquet qui étoit ſur la table, à quoy Mademoiſelle de Grancey luy dit, en riant, Sire, vôtre Majeſté auroit plus de plaiſir ſi j'étois de la partie. Je le veux répondit ce Monarque, ma belle enfant, mais vous perdrez; car j'ay aſſez la fortune à mes gages. Qu'importe, Sire, repartit noſtre aymable, en rougiſſant; il me ſera fort glorieux de vous étre redevable. Le Roy ſe trouva embarraſſé dans cette entreveuë plus que jamais il n'a été; mais Madame de Maintenon qui croyoit que la tendreſſe de ſon Prince avoit retrouvé la vie entra en ſoûriant, & dit à Mademoiſelle de Grancey, Eh! bien ma mignonne, comment avez-vous paſſé le temps, depuis mon

mon abſence? Fort bien, Madame repliqua-t-elle, je n'ay point trouvé dequoy m'ennuier aujourd'huy. Ah! Mademoiſelle, repartit le Roy, vous-avez bien de la bonté, & vous étes bien facile à excuſer les defauts d'une perſonne qui vous aime; mais qui n'eſt plus à luy, comme autrefois. A qui étes-vous donc, Sire, repartit la Marquiſe, faites moy la confidente de vos ſoufrances, Mademoiſelle n'en ſera point jalouſe, car elle a trop d'eſprit pour ne pas ſçavoir, qu'un Prince peut aymer tous les objets qui ſont aymables. Sa Majeſté ſe mit à rire avec noſtre mignonne, de la belle humeur de la Marquiſe de Maintenon, qui tournoit toute choſe en galanterie, & qui diſoit tousjours mille équivoques ſur la mélancolie de ſon malade. La converſation étant finie, le Roy remena les Dames à Saint-Cir, où ſa Majeſté fut long-temps à viſiter tous

tous les parloirs & tous les refectoires de l'Abbaye qui ſont d'une propreté admirable, & qui répondent bien à la generoſité, & à la grandeur d'ame de celle qui en eſt la Superieure. Le lendemain Mademoiſelle de Grancey, fit un fidelle recit de la converſation qu'elle avoit euë avec le Roy à Madame de Maintenon, qui demanda à cette belle juſqu'à la moindre circonſtance, meſme les termes dont il s'etoit ſervi pour luy marquer ce qu'il ſentoit pour elle. Quoy, Madame, répondit noſtre jolie mignonne aſſez ſurpriſe, eſt-ce que le Roy m'ayme ? Oüy, ma chere enfant, dit la Marquiſe, je ſçay que vous ne luy étes pas indifferente, & qu'il ne tiendra qu'à vous de faire ſon bonheur. C'eſt ce que je ne ſçay point encore, repartit Mademoiſelle de Grancey, car ſa Majeſté ne m'a dit rien de tendre, au contraire, elle ne m'a entretenuë

nuë que de modes, que de cartes & de mille autres choſes à peu prés de cette nature. Il eſt vray que ce Prince a trouvé mon habit fort propre & qu'il me ſéoit tres-bien; mais, helas! n'avoit-il rien de plus doux à me dire, s'il m'ayme un peu. Madame de Maintenon ſoûrit de la penſée de ſon aymable diſciple, & luy repliqua, ah! ma mignonne, je ne connois plus le Roy, il eſt devenu inſenſible à ce qui faiſoit autrefois ſes plus doux momens. Un grand fond de pieté qui s'eſt emparé de ſon cœur le rend preſentement tout de glace aux plaiſirs des ſens. Je vous advouë, repartit Mademoiſelle de Grancey, qu'une ſi grande froideur en un homme n'eſt point agreable. L'on diroit dans cet état qu'il n'eſt point animé. L'amour donne je ne ſçay quoy qui eſt aymable à tout ce qui reſpire le jour, mais encore, ma belle, dit la Marquiſe, dites-moy, ſin-

ſincerement, ſi noſtre Monarque vous a fait paroiſtre tant d'indifference. Madame, ſa Majeſté ne m'a point ſurpris dans ces manieres languiſſantes, puiſque la premiere fois que je l'ay veuë, j'ay bien jugé que ſon amour ſe mouroit, & qu'il eſtoit temps de luy faire un tombeau. Vous eſtes bien ſçavante, ma Bellotte, dit Madame de Maintenon, en riant, d'avoir ſi bien preſſenti la mort de la tendreſſe du Roy, je m'eſtois flatée que vous la feriez renaître & que vos charmes auroient aſſez de force pour la reſſuſciter. En verité, Madame, repondit cette charmante, il eſt bien difficile de redonner la vie à ce qui n'en a plus. Voyci cependant des vers que j'ay dits à ſa Majeſté dans le deſſein de la réveiller de ſon aſſoupiſſement, & de la divertir par cet impromptu:

Dites-moy, mon cher Prince!

D'où

D'où vient voſtre air réveur?
Seroit-ce quelque feinte,
Dans voſtre illuſtre cœur?
L'on ſait que vous n'eſtez pas inſenſible
Aux doux atraits d'une aimable beauté,
Et que chez vous, il eſt du tout viſible,
Qu'on n'y ſauroit trouver de dureté.

Je ne ſçavois pas, ma belle enfant, dit noſtre Marquiſe, que vous eſtiez poëte. C'eſt un exercice fort joly pour une jeune perſonne comme vous. Il n'y a rien qui poliſſe davantage l'eſprit & qui aprenne mieux les manieres du bel uſage que la poëſie, & qui donne une ſi grande delicateſſe en tout ce que nous faiſons. Le Roy aime paſſionnément les vers; quand ils ſont bien tournés & fort tendres: c'eſt pourquoy, ma mignonne; faites

un

un ſonnet fort juſte & qui faſſe connoiſtre à ſa Majeſté adroitement que vous l'aymez, & que vous étes fâchée qu'il n'y réponde pas auſſi tendrement que vous le voudriez. Il faut quelquefois ſoliciter un cœur, avant que de s'en rendre le maître; Ah! Madame, repartit Mademoiſelle de Grancey, que les ordres que vous me donnez ſont difficiles à executer. Je n'ay pas de panchant à faire des avances à mes amans. Il n'y a rien de ſi peu à mon goût que ces ſortes de manieres. Il eſt vray, Mademoiſelle, répondit Madame de Maintenon, quand on eſt faite comme vous étes, il n'eſt pas beſoin d'en faire; mais il y a de la difference entre galant & galant. Etre aymée, par exemple, d'un Roy auſſi charmant que le noſtre, eſt une choſe qui merite bien un peu de peine. Défaites vous de cette fierté qui eſt ſi naturelle aux jolies fil-

les

les comme vous, & marquez un peu d'empreſſement à ce Prince. C'eſt le moien le plus ſeur de luy plaire. Madame, ne parlons plus de cela, je vous en prie, dit la belle Ecoliere, car je ſens que mon cœur ne s'acorde point avec les leçons que vous me donnez. Vous ſçavez que s'il n'eſt de la partie, tout ce que l'on entreprend n'eſt pas bon. Oüy, ma mignonne, ce que vous dites eſt vray, repliqua la Marquiſe, mais il faut tâcher de ſe rendre maiſtre de ce Cœur rebelle, & l'aprivoiſer avec la raiſon, qui veut que vous faſſiez quelque choſe pour vôtre fortune. Souvenez-vous, ma chere Bellote, que nous ne ſommes plus dans le temps, où une fille croioit avoir fait un crime irreparable de ſonger à l'amour. L'on accommode à preſent ce Dieu avec l'interêt par une aymable viciſſitude.

La Marquiſe de Maintenon n'eût

pas pluſtoſt achevé de donner ces jolies inſtructions à Mademoiſelle de Grancey, qu'elle la mena au lever du Roy. Cette charmante enfant eſtoit ce jour belle comme un Ange, & dans un certain air negligé qui la rendoit toute adorable. Dés que noſtre Prince la vit, il luy dit, Ah! Mademoiſelle, vous ferez aujourd'huy bien des miſerables. Voſtre preſence eſt redoutable aux pauvres humains. Qui, moy! Sire, repartit cette incomparable, en riant, j'ay pourtant le cœur fort ſenſible à la compaſſion, & je n'ayme pas à voir ſoufrir les affligés. Vous voyez, Sire, interrompit Madame de maintenon, que, parmy le grand nombre des qualitez eminentes qui ont été données à Mademoiſelle, elle poſſede encore la pitié & la charité qui ſont de toutes les vertus les plus parfaites. A la verité, ma belle mignonne, dit le Roy, en la regardant aſ-

ſez

ſez tendrement, des mouvemens ſi heroïques & ſi nobles ſont fort rares dans la jeuneſſe où vous eſtes. D'ordinaire dans l'âge tendre, l'on a peu de ſentimens raiſonnables. Ah! Sire, il ne faut pas tant donner d'encens à Mademoiſelle, ſans luy dire auſſi ſes petits défauts. Elle eſt cruelle à ſes Amans juſqu'au dernier point, leur défendant l'uſage des ſoûpirs, qui eſt leur ôter la vie. Car qu'ils ſoient ſinceres ou non, les galans de ce ſiecle ne marchent jamais ſans cet ornement. Sa Majeſté ne put s'empeſcher de rire de la raillerie de la Marquiſe, qui dit encore pluſieurs autres choſes fort ſpirituelles ſur le meſme ſujet. Toute la maintée ſe paſſa trés-agreablement. Mademoiſelle de Grancey qui chante parfaitement bien dit des airs nouveaux fort tendres que le Roy trouva juſtes, & bien proprement chantés; mais, dit Madame de Maintenon, il ne manque

rien à cette jolie enfant qu'un peu d'amour. Si elle aymoit, elle seroit acomplie. Le temps, Madame, répondit nostre Monarque, rendra à Mademoiselle le cœur sensible. La Nature n'a pas formé un objet si charmant, pour ne pas aymer. Tout ce qui est au Monde ressent le divin pouvoir de l'amour. Le jour suivant le Prince de Condé & le Marquis de Vannes furent long-temps avec sa Majesté à conferer sur des affaires militaires. Le Roy nomma plusieurs nouveaux Officiers, tant de Cavalerie que d'Infanterie, afin de remplir les places de tant de grans guerriers qui avoient perdu la vie, à la bataille de Senef, qui est un village situé dans le Brabant. Le Prince de Vaudemont, qui avoit receu quelque legere blessure, s'étoit retiré dans le bois de Busseray, quand la Comtesse de Souche, qui l'aymoit plus que sa vie, alla le trouver, & luy

luy panſa toutes ſes plaiës avec des onguens qu'elle avoit faits exprés pour luy. Jamais femme n'a tant aymé que celle-là, ce qui nous fait rejetter la méchante opinion des hommes, qui diſent generalement, que le ſexe feminin eſt incapable d'un fort attachement. Mais, revenons à nôtre paſſionnée Amante. Elle n'eut pas plûtoſt apris le malheur du Prince ſon cher Amant, qu'elle tomba dans une foibleſſe, qui luy dura plus de trois heures, avec des ſoûpirs languiſſans, qui marquoient le triſte eſtat de ſon ame affligée. Aprés le retour de cette pâmoiſon; elle embraſſa tendrement l'objet de ſon amour, le ſerra avec ardeur entre ſes bras & luy dit en tournant ſes yeux vers le Ciel. Ah! mon Cher, je ne ſuis revenuë en ce monde, que pour vous aymer plus que jamais. J'ay creu que la mort vous avoit ravy, mais, helas! ſi mon ſort me ſepare

de vous un moment, je ne veux plus vivre. La Comteſſe de Souche prononça ces paroles avec tant de tendreſſe & avec un ſi grand torrent de larmes, qu'elle attendrit le cœur de ſon Amant ſi ſenſiblement, qu'il pleura auſſi plus d'une aprés-dinée avec ſa maîtreſſe. L'on pouvoit dire dans ces momens, que l'amour n'eſtoit point joly, puiſqu'il avoit les yeux mouillés. Ce petit enfant pleure quelquefois, quand il n'eſt pas content. C'eſt pourquoy, Venus ſa mere le prend fort ſouvent ſur ſes genous, & le careſſe, afin de l'apaiſer; mais ſi on ne luy donne pas ce qu'il veut, ce Dieu folâtre crie plus que jamais. Le Prince de Vaudemont tâcha auſſi de moderer les plaintes de ſa belle, en la baiſant tendrement, & luy diſant, qu'il ne vouloit plus reſpirer le jour que pour elle, que ſa reconnoiſſance, eſtoit inconcevable & qu'il faudroit

droit être né le plus ingrat & le plus lâche de tous les hommes pour ne pas sentir une forte amitié & un tendre amour pour elle.

Des parolles si touchantes charmerent la Comtesse, & luy firent augmenter ses caresses à son illustre galant, qui de son costé aymoit beaucoup ce petit badinage. Aprés que le Prince de Vaudemont, & sa maistresse eurent demeuré quelque temps à Senef, ils retournerent à Paris. Le Comte de Souche qui étoit extrémement irrité contre sa femme, & qui luy faisoit des reproches sensibles sur son infidelité, l'acabloit de menaces. Quand la Comtesse voulut se justifier par des feintes ordinaires aux coquétes, elle luy dit que le voyage qu'elle avoit fait, n'estoit que pour luy, & qu'ayant esté aussi bien blessé que le Prince, l'amour qu'elle avoit pour luy, l'avoit obligée de partir au plus viste, & qu'il devoit mieux ju-

ger de la solidité de son cœur, qu'elle luy avoit juré une fidelité éternelle, ne voulant pas fausser sa foy pour une Couronne; que tout ce qu'elle avoit fait pour le Prince n'étoit qu'à cause qu'il étoit son ami, & même par un motif de charité. Ne croyez pas, mon cher mary, adjoûta cette dissimulée que je prefere jamais le Prince de Vaudemont à vous Je connois trés-bien la difference qu'il y a entre vous & luy. Vous aprehendez en vain que l'on n'ait pas assez de tendresse pour vous. Vos charmes ont des forces suffisantes pour conserver un cœur.

Peut-on pousser plus loin une trahison que celle-là, & amuser un bon homme plus adroitement. Le Comte de Souche parut content, aprés des asseurances si pathetiques, & donna la liberté à sa femme de voir le Prince de Vaudemont, pourveu qu'il fust present.

Cet-

Cette reserve chagrina long-temps la Comtesse, n'ayant pas le plaisir de dire à son Amant les sentimens de son cœur, ny de luy donner des preuves de son amour. Le Comte de Souche qui aymoit extrémement le Prince, & qui ne pouvoit vivre sans le voir, joüoit tous les jours à l'Ombre avec luy. Quoy-qu'il perdist tout son argent, un soir que nos Generaux avoient joüé fort tard, & qu'ils avoient beu un peu plus qu'à l'ordinaire, le Comte de Souche s'endormit & donna tout le loisir à nos Amans de renouveller leurs tendresses, sans que le bon mary en seust rien. La nuit qui paroissoit jalouse du bonheur de la Comtesse disparut & fit place à l'Aurore qui vint dans son char toute riante, avec ses doigts de rose, annoncer l'agreable venuë du jour. Alors le Comte de Souche, qui avoit dormi sans se réveiller, parut tout surpris de se

voir couché sur un lit de repos sans sa femme. Il apella cette belle plusieurs fois, qui fit, comme si elle n'entendoit point, ce qui obligea le Comte de monter à la chambre, & d'aller voir, si elle étoit couchée, mais l'ayant trouvée dans un profond sommeil, il la laissa dans ce repos charmant, se contentant seulement d'admirer ses beaux yeux, qui estoient à demi-fermés, & la beauté de sa main qu'elle avoit jetée negligeamment sur sa robe, aprés les avoir baisés, il se retira de crainte d'éveiller sa chére moitié.

Le Prince de Vaudemont, qui connoissoit un peu la jalousie du Comte, s'estoit retiré chez luy, rempli d'une joye inexprimable d'avoir eu le temps assez favorable pour avoir goûté avec plaisir les douceurs de sa tendresse. Ce Prince repassoit encore ces charmantes idées, quand il entendit fraper à sa cham-

chambre. Il ne douta point que ce ne fuſt le Comte, qui luy venoit demander à quelle heure il avoit ſorti de ſa maiſon, ce qui arriva, car le Comte de Souche queſtionna fortement le Prince, ſur tout ce qui s'étoit paſſé la nuit, & il luy dit qu'il avoit eſté pris d'un grand mal de teſte. C'eſt pourquoy il s'étoit retiré chez luy de bonne heure, & ma femme, luy dit ce mary infortuné, où l'avez vous laiſſée ? Je l'ay conduite, repartit le Prince, d'un grand ſerieux, juſqu'à la porte de ſa chambre; mais ce qu'elle a fait je ne le puis dire. Le Comte de Souche n'eſtant pas fort content de la converſation du Prince de Vaudemont, retourna à ſa maiſon faire pluſieurs queſtions à ſes valets ; mais ce fut en vain, car tous ceux qui étoient au logis avoient dormy, pendant que nos tendres Amans s'étoient donné les derniers témoignages de

leur amour. La conteſſe s'eſtant levée alla trouver ſon mary à qui elle fit mille careſſes, qui ne partoient point du cœur, mais qui étoient ſeulement aparentes Le bon homme s'en contentoit ne pouvant avoir mieux, & ſe croyant dans des momens le plus heureux de tous les humains. L'aparence a quelquefois bien des charmes, mais quand on l'examine de prés, tous les atraits diminuent. Voyons le Comte de Souche qui vit le plus agreablement qu'il peut avec ſa femme, & qui ſe fait des plaiſirs au milieu de ſes peines. Le Printemps qui commençoit à naître, inſpira à noſtre comte le deſir d'aller à la campagne, afin de goûter à longs traits le delicieux plaiſir de la promenade. Les doux Zéphirs ayant ſuccedé aux rigueurs de l'Hiver rendoient toutes choſes charmantes. Aprés que Madame de Souche eut joüi avec ſon illuſtre mari de ſes aymables douceurs,

ceurs, pendant quelques semaines, elle se trouva ennuiée de posseder toûjours les mêmes objets. Le Prince de Vaudemont luy écrivoit souvent, sans que le Comte le sust: c'est pourquoy cette belle solitaire luy manda son chagrin, & le pria de venir *Incognito* la divertir, ce que ce tendre Amant fit le plûstôt qu'il luy fut possible ; mais quand le Price fut arrivé dans le village, la Comtesse parut fort embarassée, où elle le pourroit loger commodément, sans que son mary le pust sçavoir. Des pensées d'un si grand poids ocuperent long-temps nostre passionnée Amante, qui trouva le moien de faire venir tous les jours son incomparable Galant chez elle ; Cette Dame aymoit extrémement la simphonie d'un Claveßin & d'un Tüorbe, c'est pourquoy son mary luy avoit donné de ces jolis instrumens pour l'ocuper agreablement. Et comme elle ne les touchoit pas

dans

dans la derniere perfection, elle avoit besoin d'un maître ce que le Comte luy acorda avec plaisir. Il ne restoit donc plus qu'à le faire venir de Paris. C'estoit Monsieur Desnué que l'on choisit pour le plus sçavant & qui convenoit le mieux à l'âge & à la taille du Prince de Vaudemont, qui devoit joüer le personnage du maître de Tiorbe, en copiant & sa voix & ses manieres, & en étant travesti d'un habit d'un homme de ce caractere. Par bonheur pour la Comtesse son époux avoit la veuë fort courte, c'est ce qui le rendoit plus défiant qu'un autre ; & il falloit même qu'il regardast les personnes de bien prés pour les connoistre. Le jour étant venu que l'on devoit exercer les instrumens, le Comte de Souche reçût Monsieur Desnué fort civilement, & luy fit grand' chere, ce qui donna bien de la joye à la Comtesse. L'on ne parla que d'instru-

ſtrumens pendant tout le dîner. Le Prince de Vaudemont, afin de mieux contrefaire le ton de ſa voix faiſoit des grimaces effroiables qui firent rire Madame de Souche de toute ſon ame. Quand l'on eut bien beu à la ſanté les uns des autres, il fut queſtion de commencer à joüer. Chacun prit ſa place, dans un ordre fort regulier. Le Comte de Souche ſe mit auprés de Monſieur Desnué, afin de le connoître, ce que le feint joüeur de Claveſſin ne trouva pas bon, & dit au Comte fort ſerieuſement qu'il falloit qu'il euſt la liberté de mettre ſes bras où il vouloit & qu'il ne pouvoit eſtre gêné en joüant. Le Prince qui ſe ſouvenoit trés-peu des leçons qu'on luy avoit apriſes eſtant petit garçon, ſe trouva fort embaraſſé pour chanter quelque air. Aprés avoir paſſé quelque temps à racommoder ſes cordes, qu'il rompoit exprés, il pria la Comteſſe de joüer la premie-

re,

re ; ce quelle fit auſſi-tôt, & comme elle touchoit aſſez joliment ces inſtrumens, le Prince déguiſé n'eut pas bien de la peine à l'inſtruire. Le Comte eſtoit fort content de Monſieur Deſnué, qui faiſoit tout ſon poſſible pour le tromper, & qui profitoit tous les jours de la charmante preſence de ſa belle ſans cependant pouvoir bien l'entretenir ſeule ; mais cet amoureux Prince ſe contentoit de la voir, en attendant l'occaſion favorable de lui pouvoir dire les tendres ſentimens de ſon cœur. Madame de Souche travailloit tousjours à faire naiſtre cette occaſion aprés laquelle elle ſoûpiroit avec tant d'impatience, & qui luy paroiſſoit le plus grand bien de ſa vie, aymant plus qu'elle même le Prince de Vaudemont qui ne languiſſoit pas moins que ſa belle. Un matin comme l'on joüoit du Tüorbe & de la Guitarre, le Comte de Souche s'ennuia d'en

ten-

tendre dire incessamment la même chose, ce que Monsieur Desnuë faisoit dans le dessein de fatiguer son auditeur & de l'envoyer un peu prendre l'air, ce que le Comte fit aprés avoir plusieurs fois bâillé, en ouvrant la bouche de toute son étenduë, il dit à sa chere femme qu'il alloit faire un tour dans le bois, & que bientost il reviendroit. Nous serons encore plus d'une heure, Mr. repliqua la Comtesse, pour accorder le dessus avec la basse. Si cela vous chagrine vous avez du tems à vous promener. Pendant que Mr. de Souche étoit dans la foresst, nos Amans se disoient tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre, & le Prince ne pouvant s'empescher de rire de la plaisante figure qu'il faisoit, la Comtesse luy dit, en le regardant tendrement, nous devons reprendre nos instrumens, car si nostre jaloux revenoit, il nous trouveroit sans

sans occupation, ce qui ne feroit pas un bon effet. Je le veux, Madame, repartit le Prince de Vaudemont, recommençons à joüer du Tüorbe, afin que, quand le bon homme viendra, il nous voye dans un grand attachement. La pluïe qui tomboit avoit contraint le Comte de retourner à la maison plus vîte qu'il ne vouloit. Cela attrista Monsieur Desnué qui n'avoit pas envie de toucher le Clavessin, & qui aymoit bien mieux badiner avec sa belle: l'on marqua pourtant de la joye au Comte, quand on le vit, & même on luy dit qu'il avoit été bien long-temps absent, ce qui luy fit plaisir, car il étoit bien-aise qu'on le caressast un peu.

Le lendemain le Comte de Souche, qui avoit veu courir plusieurs lievres dans le bois, fut avec ses chiens à l'afut tout le soir, ce qui plut extrémement au Prince de Vaudemont; étant delivré de la pre-

presence importune de celuy qui le gênoit. La Comtesse qui se trouvoit indisposée se retira dans son cabinet pour se reposer un peu. Monsieur Desnué demanda à Metillon qui étoit la Demoiselle de Madame de Souche où estoit sa maîtresse. Elle est, repliqua-t-elle, Monsieur, montée en haut, mais je ne sçay si Madame est dans la terrasse ou dans son cabinet. Je m'en vais voir, répondit le Prince déguisé, qui courut promptement chercher son aymable écoliere qui dormoit à demi sur un petit lit de Turquie, qui étoit fait de Velours verd avec une campane d'or qui en faisoit l'ornement. Le Prince étant entré fort doucement de crainte de l'éveiller se mit dans une chaise à côté d'elle, en poussant deux ou trois soûpris, qui éveillerent la charmante enfant, qui ouvrit ses bras à son cher Amant, dans le dessein de l'embrasser, quand elle entendit

le

le Comte de Souche en bas, qui revenoit de la chasse, & qui cherchoit sa femme, pour luy faire voir sa prise. Pendant que le Comte alloit de chambre en chambre, le Prince de Vaudemont se cacha dans une grande armoire, qui étoit ordinairement dans le Cabinet, & que Madame de Souche ferma à la clef. Son cher époux étant entré avec elle, l'entretint du bon succez de sa chasse, & luy dit le nombre des petits levrauts, que Diane sa fidelle chienne, avoit arrestés. Il fit le panegirique de cette beste, le plus avantageux qu'il peut. Cela ennuioit beaucoup la Comtesse qui sçavoit le chagrin, où Monsieur Desnué se trouvoit, étant fort étroitement retenu dans l'armoire qui le pressoit de tous costés, n'osant pas même respirer. Aprés que la Comtesse se fut servie de toute la politique envers son mary, elle luy demanda fort civilement, s'il vou-

vouloit venir ſouper, oüy, mon Cœur, répondit Monſieur de Souche, car j'ay bien faim; mais, dités-moy, je vous prie, où eſt Monſieur Deſnué, afin que je luy faſſe part de mes lievres. Je ne ſçay, Monſieur, répliqua la Comteſſe, en contrefaiſant l'innocente. Je croy qu'il ſe promene dans le jardin en attendant le ſouper. Je le trouve ſi occupé de ſes leçons, qu'il ne fait que réver. Voilà la marque d'un bon maître, ma femme, dit le Comte, puis qu'il s'attache à ce qu'il fait. Je vais le chercher ſous ces feüillages. Madame de Souche courut en haut ouvrir l'armoire, pour dégager le Prince de Vaudemont, pendant que ſon mary alloit voir dans le jardin s'il le trouveroit; ce qui fut inutile au pauvre Comte; car Monſieur Deſnué n'y avoit pas été de la journée, ayant tousjours demeuré proche de ſa belle à luy faire

voir

voir toute la force de son amour. Si-tost que le Prince fut sorti de sa prison, il courut au devant du Comte & luy dit, Ah ! Monsieur, j'étois en peine de vous, ne vous ayant pas veu depuis le matin, avez-vous fait bonne prise à la chasse ? Monsieur, répondit le Comte de Souche, en luy prenant la main, j'ay eu la fortune aujourd'huy à mes gages, car tous les coups que j'ay tirés ont reüssy, de sorte que je suis fort content. Ah ! Monsieur, répondit le Prince de Vaudemont, en contrefaisant toûjours sa voix enroüée, c'est le plus grand plaisir du chasseur que la prise. Courir sans rien trouver est un exercice bien triste, mais je croy qu'il y a du bonheur à la chasse, comme au reste des choses du monde. Nos Messieurs auroient encore continué leur conversation, mais un des valets du Comte luy vint dire que le souper estoit prêt, ce qui leur

fit

fit quiter la promenade, & se mettre à table, où l'on dit mille choses galantes. Aprés le souper l'on joüa de la Guitarre & du Tüorbe, où la Comtesse qui chantoit fort bien mêla sa voix toute charmante, & dit plusieurs airs fort tendres que Monsieur Desnué luy avoit apris & qu'elle trouvoit les plus jolis du monde; parce qu'ils exprimoient les passions de son cœur. Les voyci comme elle les chanta.

L'on dit que la colere
Peut d'égager un cœur;
Mais ce n'est qu'une erreur,
Et je sçay le contraire.
Aime-t-on tendrement,
Ah! difficilement
Peut-on fuir ce qu'on ayme;
Qui se fâche aisément
Doit s'apaiser de même.

Le Comte de Souche trouva tant de sincerité dans cet air qu'il pria

pria la femme de le dire deux ou trois fois, ce qu'elle fit agreablement & dit encore ce qui suit.

Le Soleil jaloux des plaisirs
Qu'on goûte dans la plaine,
Empesche que les doux Zephirs
Ne soufflent leurs haleines.
Mais malgré toute sa chaleur,
Je chercheray l'ombrage,
Et jouïray de la fraîcheur,
Au fond de ce bocage.

Monsieur Desnué qui prit la Basse chanta ces paroles avec le Claveſſin.

Ah! que ce séjour est charmant
Pour la demeure des Amans,
On goûte une joye parfaite
Dans cette agreable retraite.

Le Comte de Souche voulut prendre part à la charmante simphonie, & fit ces vers impromptu.

Mon

Mon Dieu! que vous avez d'apas,
Le doux plaiſir de vous oüyr chanter!
Les Dieux, s'ils eſtoient icy-bas,
Seroient forcez de vous aymer.

Tout le ſoir ſe paſſa avec aſſez de delices, à la reſerve de nos Amans, qui étoient obſervés du Comte; & qui ne pouvoient rien ſe dire de tendre que par le langage de leurs yeux, qui faiſoient tous leurs efforts à parler ſecrettement. Et comme Monſieur de Souche avoit la veuë fort courte le bon homme ne pouvoit pas bien remarquer les mouvemens paſſionnés de ces interpretes müets, qui diſent plus que l'éloquence la plus polie.

Le Comte de Souche qui ſe défioit un peu que le maître aymoit ſon écoliere, mais cependant qui ne faiſoit aucun jugement temeraire, ſachant bien que ſa femme eſtoit toute aymable, & qu'il eſtoit im-

possible de la voir sans sentir quelque chose de particulier pour elle, voulut pourtant l'éprouver. Ce mary jaloux feignit d'aller à la chasse une apres-dinée qu'il faisoit un temps admirable, & comme dans la forêt où il couroit tousjours les bestes sauvages, il y avoit au milieu un endroit ravissant pour la réverie à cause d'un ruisseau qui couloit agreablement sous cet ombrage, c'estoit ordinairement le lieu le plus charmant que la Comtesse trouvoit, & qu'elle apelloit ses delices, quand elle forma le dessein avec Monsieur Desnué d'aller se délasser l'esprit, des leçons qu'elle prenoit dans ce bois solitaire, esperant que le Comte étoit bien loin, & qu'elle pourroit à loisir gouster à l'écart les charmes de l'amour. Tout cela estoit assez bien pris, si la jalousie n'avoit pas inspiré au Comte des soupçons, ce qui le fit cacher derriere les buissons les plus

plus épais, pour entendre la conversation que Madame de Souche auroit avec le maître déguisé, qui dit à la belle tout ce qu'un amour violent est capable d'inspirer & de sentir. Nôtre belle aprés un long entretien qu'elle eut avec son galant, qui ne roula que sur les tendres sentimens de son cœur & sur la constance de son amour, fit mille caresses passionées au Prince de Vaudemont, qui paroissoit tout charmé dans cet agreable moment, & qui dit à sa charmante maîtresse, d'un air doux & sensible, que de tous les plaisirs de la vie celuy qui le touchoit le plus estoit les aymables caresses d'une jolie femme: que même cette qualité tenoit lieu de merite à celle qui n'en avoit pas, & que l'indifference en aymant étoit quelque chose d'insupportable. Quoy, Mon cher, reprit la Comse, en soûriant, peut-on aymer bien & avoir de l'indiference? Com-

ment accommodez-vous le contraire de l'amour? Madame, repartit Monsieur Desnué, il y a des femmes qui sont dissimulées au dernier point, qui ayment tendrement leurs Amants, & qui seroient au desespoir de le leur faire connoître, soit par un motif de honte ou par celuy de la gloire, ce qui est la plus grande foiblesse du monde; car il n'y a rien de si naturel que d'aymer, & même de toutes les passions, l'amour est le plus noble, estant l'ame de tout l'univers, qui seroit inanimé sans ce Dieu. Il est vray, mon cher, continua la Comtesse, en l'embrassant, que les plus charmans plaisirs que la Nature a inventez sont ceux que l'on goûte en aymant. Ah! que la fin d'une tendre ardeur laisse de vuide dans la vie, & qu'un cœur vers la raison fait un triste retour, quand il ne sent plus ces brûlans transports qui l'animent.

Mon-

Monſieur de Souche qui avoit eu la patience d'écouter tout ce langage amoureux, & qui ſouffroit mortellement, eſtant toûjours ſur le point de percer ſon ennemi de mille coups, ne pût s'empêcher de rompre une converſation où ſa gloire eſtoit offencée, & qui meritoit ſi bien de ſe vanger. Il courut donc l'épée à la main à ſa femme & luy dit furieux comme un Lion, Ah! perfide tú merites la mort : l'honneur me vengera de ton infidelité & de ta trahiſon. Quoy, l'âche ! ton cœur a-t-il pû former le deſſein de trahir ton mary qui t'a aymée au delà de ce que tu vaux. Le Comte prononça toutes ces paroles avec une colere inconcevable, ce qui fit fuir nos Amans infortunés dans la forêt d'un coſté & d'autre, & le Comte de Souche qui ne pouvoit pas bien penetrer, à cauſe des lieux ſombres du bois & de ſa veuë où eſtoient les ennemis,

mis, retourna chez luy donner ordre que jamais son infidelle épouse ne revinst à sa maison, fit fermer toutes les portes du château, & passa quelque temps fort tristement. Pendant tout ce desordre le Prince de Vaudemont & la Comtesse étoient desesperés de leur malheur, qui estoit sans remede ; car il n'y avoit point de moien d'apaiser le Comte de Souche irrité effroiablement, & qui ne pouvoit pas même entendre prononcer le nom de sa femme ne la regardant plus que comme une scelerate, qui meritoit toute sa haine ; Mais ce qui consoloit un peu cette desolée étoit l'esperance qu'elle avoit que le déguisement du Prince, en Monsieur Desnué, n'avoit pas esté découvert ; & que ce ruse galant avoit tousjours bien joüé son rôle, que mesme le bon homme croira incessamment que c'est le maistre de Tüorbe qu'elle ayme. Ce idées don-

donnerent un peu de repos à nostre belle qui pria le Prince de Vaudemont d'aller faire sa Cour, auprés de son mary, ce qu'il trouva fort difficile & dit à Madame de Souche, quoy, croyez-vous, ma chere, que le Comte ne m'ait pas reconnu dans le personnage que j'ay fait. Il est trop fin pour n'avoir pas connu que c'estoit moy qui estois le maistre de Claveslin. Ah! mon aymable, perdez ces sentimens, mon mary n'auroit point souffert cette feinte, s'il avoit eu la moindre connoissance de la tromperie que nous luy avons faite; mais je ne puis m'en affliger davantage; puisque c'est vous qui en êtes la cause. Ah! mon adorable enfant, dit le Prince, en se jettant aux pied de la Comtesse, je suis au desespoir de vous donner de la peine; mais je pretés reconnoître toutes les bontes que vous avez euës pour moy en sacrifiant ma vie pour vostre soulagement.

Faites fond sur ma tendresse, qui sera pour vous éternelle: Des asseurances si sensibles firent tomber un torrent de larmes des beaux yeux de Madame de Souche, que son Amant qui n'étoit pas moins affligé prit la peine d'essuyer de son mouchoir, aprés l'avoir baisée mille fois. La belle, toute languissante dit au Prince qu'elle ne vouloit plus voir le monde, & qu'il falloit qu'elle se retirast dans un Couvent, le reste de ses jours. A quoy son cher Amant ne pût consentir qu'avec une violence incroyable. Quoy, disoit ce tendre Prince, perdre ce que l'on a de plus cher au monde est la plus grande infortune qu'un homme puisse recevoir. Ouy, Madame, continua ce passionné galant, il n'y a que la mort qui puisse effacer un si triste souvenir. Ce que vous dites est vray, répondit la Comtesse, en soûpirant, mais nous ne pouvons nous opposer à nostre destinée qui suit les ordres qu'elle à re-

ceus

ceus du premier des êtres ſans nous demander ſi nous ſommes çontens de ce qu'elle fait. Il faut donc conſentir à ſes decrets aveuglément & ſans reſiſtance, repliqua le Prince de Vaudemont. Ouy, mon cher, nous y devons obeïr comme forcez. C'eſt pourquoy, ſi je dois finir mes jours dans un Monaſtere, vos efforts ne pourront l'empeſcher. La Comteſſe qui vouloit abſolument ſe retirer dans une Abaïe de Sainte-Claire, qui étoit compoſée de femmes qui avoient des differends dans le monde, dit adieu à ſon Amant qu'elle laiſſa plus mort que vivant, & qui luy promit pourtant qu'en ſon abſence, il alloit travailler à la bien remetre avec ſon époux afin de la pouvoir encore revoir, & de luy pouvoir dire qu'il l'aimeroit juſques au tombeau. Ce fut les dernieres paroles que nos tendres Amans ſe dirent, aprés s'eſtre embraſſez mille fois, qui furent acompagnées de triſtes ſoûpirs

& de pleurs capables d'attendrir un cœur de marbre, & d'amolir les rochers, le Roy depuis peu de jours n'ayant plus rien à démêler avec le monde, & voyant que la fortune commençoit à l'abandonner, en fit des plaintes sensibles à son Confesseur, & la Marquise de Maintenon, comme à ses deux plus fidelles amis, á qui sa Majesté confie tous ses secrets & les fait depositaires de ses plus cheres pensées. Ce Prince leur dit en des termes fort pathetiques que la vie luy étoit un suplice, depuis une espace de temps, & qu'il envioit le bonheur de ceux qui passent leurs jours enfermés dans des Monasteres, qu'ils étoient exents de mille & mille chagrins qui travaillent les hommes, & qui leur rongent l'esprit, que de toutes les conditions, celle des Monarques & des Princes étoit la plus à plaindre, que l'éclat qui environnoit leur sort, n'étoit qu'imaginaire, & que le moin-

moindre berger goûtoit plus de douceurs dans son petit état possible que le plus grand des Rois ne faisoit dans tout son triomphe. Des reflections de cette nature étonnerent extrémement le reverend Pere, qui regarda la Marquise de Maintenon en soûpirant, & qui luy dit, Madame, le cœur de nostre Monarque est tout abatu ; ce qui me surprend assez qu'un grand Prince, comme luy qui a la foudre en main pour renverser l'univers, quand il voudra, puisse concevoir des idées si tristes. Le Pere Jesuite dit ces paroles avec chaleur, comme étant interessé à la conservation du Roy, qui a tant de bonté pour tous les Religieux, particulierement pour les reverens Peres de la compagnie de Jesus, qui font tout leur possible pour enlever la tendresse de ce Prince en luy donnant continuellement de l'encens qui ne leur coûte rien. Le Pere bon An-

ge grand ami de Madame de Maintenon a fait batre il n'y a pas long-temps plusieurs belles Medailles, où le Roy est representé en diverses figures, comme un Jupiter qui renverse le Monde, avec sa foudre, ou bien comme Hercule qui triomphe de plusieurs nations, & même des fleuves. Acheloüs fis de Thetis combat en vain pour Dejanire, quoy qu'il soit Metamorphosé en taureau qui est le plus furieux de tous les animaux. Hercule luy arrache une de ses cornes. L'on voit d'un autre costé le Roy dans les airs, comme un Apollon qui fait la guerre à ses ennemis & qui leur perce le cœur de fléches. Toutes ces charmantes deviles ont été presentées à sa Majesté dans la veuë de l'encourager à soustenir ses conquestes. C'est le dessein Jesuitique que ces illustres Peres de l'Eglise forment tous les jours. Pour revenir aux re-

reflections solides que nostre Monarque fait, en ayant bien voulu entretenir son Confesseur, qui trouva bon de relever les sentimens de ce Prince, en luy faisant connoître par une morale toute choisie, & digne de l'esprit de ces Messieurs qu'il falloit qu'un Heros ne s'abatist jamais, quand méme la fortune ne seroit plus son amie & que le bonheur le fuiroit, que les Rois étoient au dessus de ces chimeres, & qu'une autre main régloit leur sort que tout le reste des hommes, & qu'un Prince comme luy & né heureux, ayant tousjours esté la terreur de toute l'Europe, il ne falloit pas écouter mille petits sentimens, qui s'élevoient dans le cœur par la solicitation de la chair qui s'opose incessamment à la juste raison, & qui est quelquefois irraisonnable elle-même dans son desordre. Le Roy se sentit le cœur fortifié & plus fort de Courage, aprés

prés de ſi ſublimes expreſſions, ce qui donna une joye inexprimable à Madame de Maintenon, & luy fit remercier le reverend Pere en ces termes, Mon cher Conducteur, je ſçay que vous étes la lumiere du monde; & que ſans vôtre divin pouvoir nous ne pouvons rien faire, & que vous afermiſſez les pas les plus gliſſans: C'eſt pourquoy je vous remets l'eſprit du Roy entre vos bras qui eſt changeant comme le reſte des humains, ce qu'il veut aujourd'hui, demain ce Prince ne le veut plus. Je ne ſçay ce qui fait cette inegalité chez luy. Madame, répondit le Pere, aprés avoir bien révé; j'ay découvert, où je me trompe le principe des chagrins de noſtre Monarque. Je croy qu'il eſt fâché de n'eſtre plus ſenſible à l'amour qui a eſté autrefois ſa paſſion dominante, que voyant que vous luy preſentez journellement des objets adorables, & qu'il ne trouve plus rien chez luy qui

qui réponde à ces offres charmantes, vous l'irritez pluſtoſt que de renouveller ſa tendreſſe mourante. N'eſt-il pas vray, Madame, continua ce ruſé Pere, que ce que nous pouvons avoir facilement, nous rebute. Mon Pere, repliqua la Marquiſe, vous aprochez un peu de ce qui chagrine le Roy, mais je ſçay que ſa veritable peine, eſt le méchant état des affaires preſentes. Sa Majeſté ne voit point de jour à trouver de l'argent pour fournir à la guerre, qui deſole comme vous voyez une partie du Royaume de France. Les cofres du Roy ſont entierément vuides, & de l'humeur qu'eſt ce Prince, il fera comme François Premier, c'eſt à dire, que ſa Majeſté ſe ſervira de ſa derniere piece, comme fit ſon allié devant Pavie. Madame, dit le Jeſuite, nous avons fait tout noſtre poſſible pour l'Etat & nous ne pouvons plus rien donner du

du nôtre, ou bien nous ſerons reduits à la mandicité, qui eſt une choſe deplorable que des Religieux qui ſe ſont veus autrefois à leur aiſe ſoient aujourd'huy ſur le petit pied. Ce que vous dites eſt vray, mon cher Pere, mais quelquefois nous ne ſommes pas nés pour étre tout à fait inutiles dans la vie. Nôtre Monarque a trouvé à propos de ſe ſervir de vous, comme de lumiere dans les tenebres & pour voir clair en toutes ſes entrepriſes. La converſation ſerieuſe auroit encore duré, ſi Frere Antoine, qui eſt un novice nouvellement receu, & par malheur, qui eſt devenu amoureux d'une des Demoiſelles de Madame de Maintenon, qui eſt une jolie fille, jeune & fort engageante, ne fuſt entré, & n'euſt rompu l'entretien en demandant d'un air tendre & plein de feu à la Marquiſe, comment ſe portoit Mademoiſelle Giſſon qui étoit depuis peu ma-

malade, & si le remede qu'il luy avoit donné avoit bien reüssi. En verité, mon Frere, répondit Mad. de Maintenon, en riant, & qui ne se doutoit point de l'amour de Frere Antoine, l'on m'a dit ce matin que la pauvre enfant estoit trés-mal. Elle auroit peut-être besoin d'un consolateur, Madame, je m'y en vais, dit le Frere passionné, je tâcheray de la consoler le mieux qu'il me sera possible. Le Frere estant entré dans la chambre de Mademoiselle Gisson, s'aprocha de son lit & luy prit la main, puis demanda d'une voix tendre, si elle dormoit bien, non, mon Frere, répondit la belle, je ne puis trouver de repos. Je sens des inquietudes mortelles. Ah! mon aymable Soeur, repartit le Frere Antoine, en luy baisant les mains tendrement, quels pourroient être les troubles de vôtre Cœur? faites-moy la grace que je sois vôtre confesseur, je

vous

vous pardonneray bien de petits pêchés qui vous embaraſſent & dont la preſence vous fait peur. Mademoiſelle Giſſon parut toute ſurpriſe de la familiarité du Frere Jeſuite. Cette charmante enfant qui avoit de l'eſprit infiniment, connut d'abord que c'eſtoit l'amour qui l'aprivoiſoit, & que, ſi elle confeſſoit ſes péchés à un homme qui avoit le cœur ſi tendre; elle auroit facilement la remiſſion de toutes les fautes qu'elle auroit commiſes, petites ou grandes, ce qui eſt contre les ordres, que la penitence ordonne & les mortifications de l'Egliſe. Notre charmante dit au Frere qu'elle ne ſe ſentoit pas encore aſſez bas ni aſſez foible pour avoir beſoin d'un Confeſſeur, que ſon mal commençoit un peu à diminuer. J'en ſuis ravi, ma chere mignonne, repliqua le Frere, en riant, car ce ſeroit dommage qu'une jolie Demoiſelle comme vous ne fit plus l'or-

l'ornement du monde. Que je vous trouve obligeant, mon Frere, dit cette incomparable ; vous me contez plus de douceurs que jamais l'on ne m'a fait, & vous êtes trop galant pour le Monastere. Vous avez tres-mal fait de renoncer au monde. Helas! ma belle enfant, ce n'est que la rigueur de vôtre aymable sexe, repartit le Frere, en soûpirant, qui m'a inspiré l'envie d'estre Religieux. Je n'ay aucune inclination au parti que j'embrasse, mais le desespoir où je me suis trouvé en aymant passionnément la plus cruelle qui ait jamais été sous le Ciel, & la plus adorable qui fut au monde, m'a fait jetter aveuglément, & sans reflections aux Jesuites, trouvant toutes choses ennuieuses, puisque je ne pouvois pas me faire aymer de la jolie enfant qui me tenoit sous la Loy. Ah! quel martire, ma charmante, continua cet amou-

moureux Frere, quand on n'a point de reciproque en amour. Je vous plains extrémement, mon Frere, répondit modeſtement Mademoiſelle Giſſon, puiſque ce n'eſt point pour un veritable motif de pieté que vous avez quitté les plaiſirs de la vie. Vous ſerez malheureux tout le reſte de vos jours. Le Frere Antoine vouloit cõme embraſſer la belle mignonne par un tranſport de paſſion, quand la Marquiſe de Maintenon entra qui trouva au Frere Jeſuite les yeux tous remplis d'un beau feu, que ſa tendreſſe amoureuſe luy faiſoit naiſtre & qui le rendoit tout brillant. Madame de Maintenon luy en ſût bon gré, croyant que cette vivacité venoit de la force de ſa devotion. Elle lui dit en le regardant favorablement. Eh! bien mon Frere, combien avez-vous dit de prieres à nôtre malade. Madame, répondit le Frere tout confus, j'en ay dit au-

autant que Mademoiſelle en a voulu. Je finiſſois les Litanies de la Vierge, quand vous êtes entrée. Je ſuis faſchée d'avoir interrompu une ſi charmante devotion, repartit la Marquiſe, mais vous pouvez continuer, je ſeray un de vos auditeurs. Le Frere qui n'avoit point envie de dire des prieres, & qui n'en ſavoit peut-eſtre pas beaucoup, aymant bien mieux lire quelque jolie petite hiſtoire amoureuſe que ſes matines prit congé de nôtre Abeſſe, en luy diſant adroitement qu'il falloit qu'il fiſt encore quelque autre viſite à des malades qui l'attendoient & que comme le reverend Pere du Sort ne pouvoit plus ſortir à cauſe de ſa vieilleſſe, il falloit qu'il le ſoulageaſt un peu. Vous avez des ſentimens bien pieux, & bien charitables, mon Frere, répondit Madame de Maintenon, c'eſt un bon commencement pour un jeune Religieux. Je prieray Saint-Louis

Louis nostre aymable Patron qu'il fortifie les bons mouvemens de vôtre cœur. Le Frere remercia la Marquise par un inclination de teste en la quittant.

Mademoiselle Gision toute malade qu'elle étoit eut peine à s'empécher de rire dans son lit de l'hipocrisie de Frere Antoine qui trompoit si finement Madame de Maintenon, en l'amusant d'oraisons imaginaires, car le rusé Jesuite aymoit bien mieux donner de l'encens à Venus, ou à Bachus, qu'aux Saints & aux Saintes, qui n'étoient comme il le disoit à ses amis, que dans l'imagination des simples. Le lendemain le Roy pour charmer son chagrin qui étoit insuportable, fut à Saint-Clou avec toute la Cour, où l'on donna un bal le plus charmant qui se soit jamais veu. La Duchesse de Chartre n'avoit point encore paru si aymable quelle le fut dans ce jour; aussi empor-

ta-

ta-t-elle le prix du bal, comme celle qui danſa du plus bel air, ce qui réveilla un peu la tendreſſe mourante du Roy, & luy fit naiſtre l'envie de dancer avec cette belle Princeſſe à qui ſa Majeſté dit même des douceurs paternelles, que la Ducheſſe trouva fort bien penſées, à quoy elle répondit d'un air enjoüé qu'elle devoit à ſa Majeſté la lumiere du jour. Il eſt vray, mon illuſtre mignonne, dit le Roy en riant, mais non pas voſtre merite. Ah! Sire, repartit la Ducheſſe, j'en ſçay bien faire la difference. Noſtre Monarque auroit peut-être encore raiſonné avec cette charmante, ſi Madame de Maintenon qui ne peut ſoufrir que le Roy careſſe perſonne, quoy qu'indifferemment ce Prince le faſſe quelquefois pour paſſer de méchants momens, ou pour faire diverſion à l'embaras où ſa Majeſté ſe voit aujourd'huy, ne l'euſt interrompu par une lettre qu'elle

qu'elle presenta à sa Majesté du Comte de Chateaurenaut qui commandoit la flote Françoise, où il marquoit toutes lés merveilles qu'un des vaisseaux que l'on appelloit l'Entreprenant faisoit ; ce qui donna un grand plaisir à ce Prince & luy inspira la plus belle humeur du monde. L'on fut à la chasse le jour suivant, Mademoiselle de Bourbon qui est une des jolies Cavalieres qui aient jamais été, parut aussi infatigable que les meilleurs Cavaliers dans la force de leur course. Elle fut tousjours à la teste des chiens, en conduisant son cheval avec une adresse admirable, ce qui la fit distinguer de toutes les autres Dames, & luy attira plusieurs loüanges que cette charmante chasseresse reçût modestement, particulierement du Marquis de Bordage, qui ne l'avoit point abandonnée un moment, & qui estoit devenu passionément amoureux d'elle

le dans cette rencontre. Il eſt vray qu'il eſt bien difficile à un homme un peu delicat en merite, de conſerver ſa liberté en la compagnie du ſexe feminin ; quand la Nature a donné à ces aymables conquerantes les dons de ſe faire aymer. Nous liſons qu'un Philoſophe moderne ayant fait tous ſes efforts pour ne pas ſentir la foibleſſe de l'amour, fit une ferme reſolution de ne voir jamais de femmes, eſperant par ce moien que leurs charmes ne troubleroient point ſon repos ; mais étant un jour dans ſa ſolitude ordinaire, qui eſtoit comme un petit deſert, où il n'entroit perſonne ; deux Pigeons ſe careſſoient tendrement ſur un jeune arbriſſeau que la Nature avoit fait naître dans ce lieu ſolitaire. L'amour prit plaiſir dans ce moment à faire conſiderer avec atachement à ce Philoſophe rêveur, toutes les pe-

tites manieres innocentes & toutes charmantes dont cette aymable Colombine se servoit pour faire connoistre à son galant qu'elle l'aymoit. Ces tendres pensées, luy inspirerent l'envie d'aimer le chef-d'œuvre que Dieu a créé pour l'homme, c'est de la maniere qu'il en parle, aprés son retour d'indiference ayant tousjours regreté les precieux momens qu'il n'a pas emploiez à aymer les jolies femmes. Revenons au Marquis du Bordage qui ne pouvoit perdre l'idée charmante de sa belle Diane, & qui avoit pris sa liberté comme les autres conquestes qu'elle avoit faites. Ce passionné Marquis ne pouvant trouver les moiens de faire connoistre à Mademoiselle de Bourbon combien il languissoit pour elle, luy écrivit ce qui suit dans la tablette que cette belle Mignonne avoit perduë

en

en courant le Cerf, dans le plus épais de la foreſt, & que ce tendre Cavalier avoit trouvée à ſes pieds, voyci ce qu'il y grava en la luy renvoyant.

Rien ne me touche tant que mon incomparable.
Je découvre en elle pluſieurs charmes ſecrets,
Et mille apas & mille attraits,
Dont la douce force eſt pourtant inévitable;
De la douceur, point de fierté,
Un air qui n'eſt point affecté,
Un port majeſtueux, un eſprit agreable,
Qui range tous les cœurs ſous ſon divin pouvoir,
Et leur peut en l'aymant faire à tous concevoir
Un bonheur ſans égal & meſme inexprimable.

Mademoiſelle de Bourbon fut toute ſurpriſe de voir dans ſa tablette des vers écris d'une main inconnuë & qui faiſoit une partie de ſon portrait : le Marquis n'ayant pas voulu achever, afin d'avoir encore un ſujet une autrefois de la ſurprendre, ce qui luy eſtoit aſſez difficile, car cette adorable perſonne étoit fort reſervée & ne voyoit point le monde, étant trés-ſouvent à la campagne à un beau château qui luy apartenoit à deux lieuës de Saint-Germain.

Le Marquis ſe ſentant éperdûment amouroux, & ne pouvant étre aſſez heureux pour jouïr de la preſence de ſon incomparable, prit les habits de la jardiniere à qui il reſſembloit beaucoup, & que depuis long-temps il ménageoit pour ce deſſein. Mademoiſelle de Bourbon eſtoit acoûtumée à venir tous les matins cueillir

lir des fleurs dans le jardin & à passer quelques heures dans l'entretien rustique des païsannes qui venoient cultiver les parterres du jardin. Le Marquis déguisé s'étoit mis dans un coin pour tirer de méchantes herbes qui gâtoient des Jasmins & des Orangers. Quand nôtre belle qui aimoit passionnément ces petits arbrisseaux fut trouver celle qui les accommodoit dans une propreté sans égale; & luy dit, en riant, Ah! ma chere, que vous estes propre au jardinage, je n'ay point encore veu une personne si adroite que vous. Le Marquis qui se sentit le cœur émû de ces douceurs luy répondit en copiant la païsanne; qu'elle se croyoit la plus fortunée de toutes celles de son village, puis qu'elle avoit le bonheur de plaire à une si illustre personne. Mademoiselle de Bourbon aperceut au lan-

langage de cette fille de la difference, au jargon ordinaire des bocageres. Elle luy demanda, en la regardant fixement, d'où elle estoit, & si elle n'avoit jamais esté dans les villes. La Jardiniere parut si spirituelle à cette charmante Demoiselle qu'elle entra en soupçon que ce ne fust quelqu'un qui se fust déguisé pour luy parler. Ces pensées la firent retirer plûtost qu'elle n'auroit fait. Le Marquis se voyant seul, & n'ayant pas encore fait de grans progrés dans son amour, s'avisa d'écrire ces vers sur l'écorse des arbres du jardin.

Belle pour qui l'amour se déguise aujourd'huy,
En voiant vos beaux yeux, je demeure ravi,
Plusieurs me charment l'œil; mais une au cœur me tire

Des

Des traits si forts, si doux que doux est mon martire.

Comme le Marquis achévoit ces tendres paroles, les autres païsannes l'appellerent pour travailler dans les allées de verdure qui composoient ce beau lieu.

FIN.

A01 147 4177

BIBLI
Vitt